



N. 1,542.

H. M. 4 302.

L'ESPRIT
DE
LUXEMBOURG,

OU
Conference qu'il a eu avec
LOUIS XIV. sur les
moyens de parvenir
à la Paix.



A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.

1693.

L'ESTRIT

DE

L'UKEMBOURG

OU

Conférence qu'il a eu avec

L'ORDRE



A G O L O G N E
Chez PIERRE MARTEAU

1823





L'ESPRIT
DE
LUXEMBOURG,
OU
Conference qu'il a eu avec
LOUIS XIV. sur les
moyens de parvenir
à la Paix.



Peine avoit-on cessé de parler à la Cour de la prise de Mons, & des avantages que la France alloit tirer d'une aussi importante Conquête, qui lui mettoit en



main la clef de tout le Pais-Bas Espagnol ; qu'il commença à se reprendre un bruit sourd , que le Conseil s'exerçoit sur un nouveau dessein qui donnoit de grandes esperances , & alloit causer autant d'ombrage , & même plus que n'avoit fait Mons.

Tandis que les Généraux s'assembloient, que l'on voyoit aller & venir Messieurs de Luxembourg, de Lorge, d'Humieres, Boufflers, Vauban, & autres qui étoient du Conseil secret ; l'on ne doutoit point qu'il n'y eut sur le tapis & qu'il ne se fomentât quelque chose de grand. Les Prophetes du tems & ceux qui se mêlent de voir clair dans l'avenir, s'assembloient aussi à leur tour, & faisoient indiscretement l'horoscope du lieu menacé de la foudre, & sur lequel elle alloit tomber, faisant porter à l'innocent la peine destinée au coupable, sans cependant rien décider de

de réel, parce que la France ingénieuse à cacher ses entreprises, faisoit croire tout autre chose que ce qu'elle pensoit. Cependant on donna ordre que tout fut prêt. Les chemins étoient déjà plein de chariots & de charrettes chargées d'Ammunition de guerre & de bouche, qui alloient remplir les Magazins de Mons, Philippeville, Mauberge & Dinant. Il ne s'est jamais vû tant de Bombes & de Carcasses que l'on assembloient, & que l'on voituroient, dans un temps où les rigueurs de l'Hyver avoient rendu les chemins impraticables. On ne s'étoit pas contenté des Magazins de Grains & de Fourrages que tout le Pais Conquis avoit pû fournir, sans conter un nombre inombra- ble de rations tirées du pais enne- mi à conte des Contributions, mais encore les foins & les avoines de la Champagne & des Provinces voisines avoient été transportés en

si grande abondance, qu'on avoit
 reduit les peuples de ce pais-là, à
 la derniere mandicité, les ayant
 privé de leur propre subsistance.
 Outre tout ces prodigieux amas,
 pour prevenir encore les defordres,
 qui peuvent arriver à une grande &
 nombreuse Armée, si elle venoit
 une fois à manquer de Vivres, on
 usa de l'artifice, dont on s'étoit ser-
 vi au Siege de Mons; je veux dire
 que le Commissaire des Vivres,
 trouva le moyen de faire venir pour
 cent mille écus de fromages de
 Hollande, par l'intelligence qu'il
 avoit avec un Boulanger de Gand
 qui avoit le secret de les faire pas-
 ser. En l'affaire de Mons on en
 avoit fait une si grande provision,
 qu'après la reddition de cette Place
 l'Armée s'étant retirée on fit ven-
 dre publiquement le reste de peit
 qu'il ne se gatât; de maniere que
 l'on ne voyoit dans les Batteaux &
 par les Marchés publics que froma-
 ges.

ges de Hollande. Ainsi l'on peut dire que la France entretient en partie ses Armées de la subsistance de ses ennemis, & la commodité qu'elle a, par le moyen de son or & de son argent, de repandre la corruption dans un país aussi fertile en Traitres que l'est le Brabant, l'enhardit, & lui fait entreprendre dans le milieu des Hyvers le siege des plus fortes Places de l'Europe, tandis que les Alliez qui n'usent pas de tant de précaution se voyent dans l'impuissance faute de Magazins, de venir en Campagne avant le mois de Juin.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que tout cela se pratique par la France. En la Guerre de 1672. elle fit bien d'autres maneges, puisque Mr. le Marquis de Louvois trouva le moyen, quelque mois avant la Declaration de Guerre, de tirer des principaux Banquiers de la Ville d'Amsterdam huit million d'argent

contant qu'il emprunta au denier
 six. Cette somme & plusieurs au-
 tres levées à la sourdine dans plu-
 sieurs autres Villes de ces Provin-
 ces, firent les avances, & payerent
 une partie des fraix d'une Guerre qui
 faillit à bouleverser l'Etat & à le
 mettre à deux doigts de sa ruine.
 Mais sans appeller le passé à nô-
 tre secours, ni aller chercher des
 faits dans les guerres precedentes,
 & remuer comme l'on dit la Cen-
 dre des morts, disons un mot des
 vivants, & faisons venir sur les rangs
 l'Illustre Marquis de Gastenaga si
 devant Gouverneur des Pais-Bas.
 Que n'a-t-il pas fait pour remplir
 les Coffres. La Cavalerie François-
 se a perdu en lui un des meilleurs
 maquignons, qu'elle eut dans tou-
 te l'Allemagne, le Pais de Liege,
 ou le Brabant, & je ne sai comme
 elle fera après la Campagne & qui
 sera celui qui lui fournira suffisam-
 ment de chevaux pour être remon-
 tée,

tée; puisqu'on conte qu'il en a fait passer en France depuis la déclaration de guerre au nombre de quarante mille, & qu'il tiroit pour sa peine trois pistoles par cheval. Mais quand on envisage la source de tant de malheurs, ne faut-il pas avoüer malgré quel'on en ait, que nous connoissons le mal sans y vouloir apporter de remede, puis qu'on ne voit pas qu'on fasse une recherche exacte de tous ces membres pourris, qui trahissent le bon parti, vendent à l'exemple d'un Judas Iscariot leur patrie, leur femmes & leurs enfans, & ce qu'il y a de plus sacré & de plus inviolable dans le gouvernement.

Mais pour revenir à mon sujet, après avoir ainsi pourvû aux Magazins comme nous venons de dire, on depêcha des ordres qui furent portés en toute diligence par des Courriers envoyés en Savoye, en Allemagne & en Catalogne, pour

faire marcher toutes les troupes afin qu'elles se trouvaissent en Flandres au commencement du mois d'Avril. Pour cacher d'autant mieux le grand dessein, & tromper les ennemis par de marches & de contremarches que l'on faisoit faire, Mr. de Boufflers eut ordre de se rendre à Mons pour commander à l'absence de Mr. de Luxembourg qui étoit resté à Paris pour assister aux dernières résolutions du grand Conseil de Guerre qui se devoit tenir avant l'ouverture de la Campagne, où l'on devoit décider plusieurs obstacles & plusieurs difficultés que Mrs. de Vauban & de Megrini avoient apporté à l'exécution du projet. Or chacun sçait que ces deux Ingénieurs sont sans contredit les plus habilles non-seulement du siècle, mais même que la France ait jamais eu, depuis qu'elle se voit gouvernée par des Rois, & que l'on peut appeller sans hiperbole, le bras droit des

Con-

Conquêtes que le Roi a fait pendant tout le cours de son Regne, & de ses plus grandes prosperités; si on considere l'invention, le bon ordre, la capacité, & la prompte execution en quoi l'on peut dire qu'ils n'ont pas leurs semblables dans l'Europe. Mais disons aussi sans exageration & sans flaterie, que c'est un grand avantage pour un habile homme, quand il a à faire à un Prince qui n'espargne rien pour l'execution d'un dessein, & que cela ne contribue pas peu à lui acquérir une grande reputation dans le monde; au lieu que ceux qui sont au service des autres Princes se voyent avec toute leur habilité, bornés & arrestés quelquefois au milieu de la Carriere quand il s'agit d'un beau dessein, par le defaut & l'impuissance des moyens qui contribuent le plus à le faire réussir. Quoiqu'il en soit Messieurs de Vauban & de Megrini eurent ordre de

se trouver à Versailles pour mettre la dernière main à l'œuvre. Mr. de Megrini qui fait son séjour ordinaire à Tournai dont il est Gouverneur en partit en toute diligence pour se rendre où les ordres de Sa Majesté l'appelloient, & arriva presque en même temps que Mr. de Cattinat qui avoit pris la poste immédiatement après la prise de Montmellian.

Tout étoit donc prêt pour l'ouverture du Conseil, & tous les Généraux qu'il avoit plû à S. M. d'appeller étoient arrivés. Le nombre cependant en étoit fort petit, le Roi étant, en ce qui regarde le Conseil & le secret, un Prince aussi délicat, & aussi circonspect, qu'il y en ait jamais eu, ce qui est cause que S. M. se confie à tres peu de personnes, & qu'elle n'y admet ordinairement que des têtes extrêmement réservées; aussi l'on peut dire que

c'est

c'est une des principales roües, sur laquelle ses grands desseins, & sa bonne fortune roulent; & qu'elle n'est parvenue à tant de Conquêtes que par-là; & si l'on dit de l'argent qu'il est le nerf de la Guerre, l'on peut dire aussi que le secret en est l'ame & qu'ils sont par consequent l'un & l'autre indispensables & d'une nécessité absolue, puisqu'ils font mouvoir & marcher les Armées où bon leur semble, les rendent Victorieuses & Maîtresses des plus importantes Forteresses, des Provinces, & même des Royaumes entiers, comme nous l'avons expérimenté en la dernière Revolution arrivée en Angleterre, que l'on peut dire avoir été la seule fois que le Roi de France s'est laissé tromper, parce que d'ordinaire il apporte tant de précautions, & a un si grand nombre d'Emissaires bien payés dans toutes les Cours, qu'il tient pour ainsi dire dans sa poche la clef de

leur conseil & de leur plus secretes
resolutions.

Mais on peut dire qu'en l'affaire
d'Angleterre il y a eu du miraculeux;
car comment s'est-il pû faire que le
Roi Guillaume tout environné qu'il
étoit d'espions François, dans un
lieu comme la Haye où l'on les voit
marcher impunement à troupes, &
avec autant de confiance & de fier-
té que s'ils étoient au milieu de Ro-
me ou de Paris, ait cependant trou-
vé le moyen de cacher une aussi bel-
le entreprise, la fomenter pendant
une année, ne la confier qu'à deux
personnes de l'Etat, sçavoir feu Mr.
le Pensionnaire Fagel d'heureuse
memoire, & Mr. Dikvelt, en faire
tous les preparatifs & finalement la
faire éclater par la reduction de trois
Royaumes, & sauver par un coup
aussi hardi qu'il a été heureux,
l'Europe de l'esclavage, & cela à la
veüe de deux Puissants Rois ses en-
nemis fortement armés, qui l'atten-
dant

dant de pié ferme le traitoient de temeraire, & se flattoient de l'esperance de le voir échoüer dans son entreprise avec autant de honte & de confusion que l'avoit fait l'infortuné Duc de Monmouth.

Enfin pour revenir à mon sujet le Grand Conseil de Guerre qui se devoit tenir à Versailles s'étant assemblé, & tous les Généraux s'y étant rendus, Sa Majesté voulut à son ordinaire avoir une Conférence particuliere avec chaque Général, & pour cet effet elle ordonna qu'on les feroit entrer par ordre, les uns après les autres dans sa Chambre. Mr. de Luxembourg fut mandé le premier comme étant le plus aimé, & celui en qui Sa Majesté a plus de confiance, le regardant comme son plus grand appui, & celui qui soutient à present l'honneur de la Nation & la gloire de la France. Il ne fera pas tout-à-fait hors de propos avant que de passer outre, de dire un mot de
la

la personne de ce Général. Nous dirons donc que Mr. de Luxembourg tout cheri & tout estimé qu'il est aujourdui, ne se doit pas vanter d'être sorti de cette Illustre & Ancienne Maison de Luxembourg, qui a donné tant d'Empereurs à l'Allemagne & tant de Rois à la Hongrie & à la Bohême; Il n'est pas même de la posterité de ces Ducs Titulaires de Luxembourg & de Piney, Princes de Tingry, mais il est fils posthume de François, Seigneur de Bouteville, de la Maison de Montmoranci qui eut la tête tranchée à Paris le 21. Juin 1627. pour avoir tué de sang froid en duél plusieurs personnes de Qualité. Ce qui arriva sous le Ministère du Cardinal de Richelieu. Le Duc de Luxembourg d'aujourdui étoit pour lors encore dans le berceau, & la Comtesse de Bouteville sa mere se retira après cette disgrâce dans une de ses Maisons de
Cam-

Campagne, où elle vécut tristement jusques à ce que son fils unique, qu'elle aimoit avec beaucoup de tendresse, fut parvenu à la septième année, âge auquel il falloit l'ôter d'entre les mains des femmes, pour le mettre sous la conduite des Gouverneurs capables de lui donner une éducation convenable à un homme de qualité. Ce temps venu Madame de Bouteville jugeant que la Maison Maternelle étoit un lieu mal propre pour l'éducation du jeune Comte, & d'ailleurs n'étant pas fâchée de trouver une occasion de faire paroître une partie du ressentiment qu'elle avoit de la mort honteuse de son mari, elle resolut de mener son fils à la Cour, & de le présenter au Roi. Elle partit donc pour Paris sans beaucoup d'équipage, & y étant arrivée elle fut le lendemain à Saint Germain, & fit demander audience au Roi, qui pour lors étoit avec
Mr.

Mr. le Prince, & quelques Seigneurs de la Cour. Leur surprise fut extrême à l'arrivée de cette Dame, qui depuis plusieurs années, n'avoit point paru dans le monde, & chacun cherchoit à en deviner la cause, quand elle entra dans la chambre, tenant son fils par la main, qu'elle mena droit au Roi, en disant, *Sire, voici le dernier des Montmoranci, que je presente à vôtre Majesté, elle en fera ce que bon lui semblera.* Le Roi lui voulut repartir quelque chose, mais Madame de Bouteville, sans vouloir entrer plus avant en conversation, se retira, après avoir fait une profonde reverence, & laissa le jeune Comte dans la chambre. Mr. le Prince de Condé, qui naturellement étoit fort généreux, fut touché du sort de ce pauvre Gentilhomme, & dit au Roi, qu'ayant été autrefois fort bon ami de son Pere, & de Mr. de Montmoran-

moranci, il se feroit un extrême plaisir d'élever ce dernier rejetton d'une famille qui lui avoit été chere; le Roi y consentit, & Mr. le Prince l'ayant emmené chez lui, le fit instruire & élever avec tous les soins imaginables, particulièrement dans les exercices d'un Cavalier, comme à monter à cheval, & à faire des armes; & à propos de cela, je dirai qu'un vieux Officier qui dès son enfance avoit été élevé dans la Maison du Seigneur de Bouteville a assuré, que Mr. de Luxembourg étoit né droit, & de belle taille, & qu'il avoit paru tel aux yeux de tout le monde, jusques à l'age de dix ans, que Mr. le Prince voulant pour ainsi dire forcer la nature, dans cet enfant, le fit tellement fatiguer à monter à cheval & à faire des armes avant qu'il fut assez robuste pour supporter ces rudes exercices, qu'il en est demeuré fendu jusques à deux tiers du corps.

Effecti-

Effectivement ceux qui l'ont vû en deshabillé savent qu'il est quasi tout en cuisses & en jambes. Cependant on a de la peine à croire ce dernier sentiment, si l'on fait reflexion sur la bosse qui lui donne un air si ridicule, & qui ne peut être considérée, que comme un défaut naturel; & il y a lieu de croire qu'il est venu au monde dans cet état, parce qu'effectivement nous voyons par experience, que les exercices des armes contribuent plutôt à degager le corps & à le regier, qu'à cauier des semblable imperfections. Quoi qu'il en soit, il n'a pas mal profité. L'on peut dire qu'il est aujourdui l'homme selon le cœur de Sa Majesté; Aussi il ne faut pas s'étonner si elle lui laisse le Gouvernement de ses Armées, puis qu'il a bien osé dire plusieurs fois, qu'il remerçioit Dieu de ce qu'il l'avoit fait naître sans pitié & sans compassion, afin d'être d'autant plus
capa-

capable de servir le Roi son Maître, & d'exécuter ses intentions; sentiment tout-à-fait Chrétien & digne de Mr. de Luxembourg.

Mais à propos de sa bosse, il ne fera pas hors de propos de rapporter ici une pensée qu'il eut le lendemain de la Bataille de Fleurus. Comme il recevoit les complimens de felicitation des Lieutenants Généraux, & des autres Officiers de son Armée, il leur répondit en montrant sa bosse, qu'il avoit là un corps de reserve de quarante mille hommes, dont ses Ennemis ne savoient rien, qui le rendroient en tout temps victorieux, marquant par là les ruses dont il se sert, qui sont sans contredit une bonne partie de la Necromantie dont on l'accuse, & qu'il a commencé à communiquer depuis qu'il commande aux autres Généraux François. Le Marquis de Boufflers qui est un de ses principaux disciples,

ples, lui fait honneur, & c'est aujourd'hui celui qui semble le mieux profiter des leçons de son Maître. Aussi Mr. de Luxembourg la choisit pour être à la tête de ce corps de réserve, dont il parle, & a soin dans toutes les Batailles, de le poster si bien, qu'on le voit courir comme un déterminé, pour ne pas dire voler, au moindre signal qu'il lui fait.

Le Roi donc le voyant entrer se tourna vers lui & parla en ces termes; Luxembourg, vous êtes celui sur qui la France met aujourd'hui ses plus grandes esperances; mes peuples vous regardent comme leur Turenne, & moi je vous considere comme mon bras droit; vous me voyés engagé dans une Guerre maudite, qui consume mes Finances, apauvrit mes sujets, ruine mes Etats & me fait apprehender de facheuses suites. C'est une fièvre lente qui mine petit à petit mon Royaume &

je

je crains finalement qu'il ne devienne comme l'Espagne, c'est-à-dire un desert pauvre & impuissant.

Sire, répondit Luxembourg, je remercie V. M. d'avoir oublié mes fautes passées pour m'honorer du commandement de ses Armées préférablement à Mr. le Maréchal d'Humieres de beaucoup plus vieux & plus sage que moi. J'ai en même temps bien de l'obligation au defunt Marquis de Louvois mon bon ami, & à la bonne Madame de Maintenon qui ont sollicité mon élargissement, & employé tout leur credit auprès de V. M. pour me faire sortir de la Bastille où j'avois été enfermé au sujet de la mort du Comte de Soissons, & de plusieurs autres bagatelles dont on me chargeoit. J'avoüe que je ne m'attendois pas de rentrer en grace & dans la faveur, V. M. ayant conservé pour ma personne depuis les Guerres de 1672. une aversion toute particuliere.

culiere. Mais d'autre part j'ai de la joye de voir que mes ennemis ont eu de leur côté la honte & le déplaisir par le triomphe de mon innocence, après avoir employé toute leur autorité pour me perdre. Je me souviendrai toute ma vie du R. P. la Chaize, & de la jalouse Me. de Montespan qui ont été les principaux acteurs de cette Tragedie; & s'il est naturel d'avoir du ressentiment je me reserve une occasion favorable de leur faire connoître que je n'ai été ni Necromancien ni Disciple de la Brinvilliers.

Mais répondit S. M. ne parlons point des querelles passées, & quand ce que l'on a dit de vous seroit bien vrai; & même que vous aviez un esprit familier pour gagner des batailles, vous acquerir l'amour des Dames, & me plaire, je veux bien en reconnoissance des services que vous m'avez rendu dans les Guerres de Hollande, & de ceux
que

que vous me rendés dans la Guerre presente ordonner à la Chambre ardente de brûler les informations & le procès, & qu'il soit defendu sous peine de la vie dans toute l'étendue de mon Royaume d'en parler directement ou indirectement.

Sire, répondit Luxembourg, je rends graces tres humbles à V. M. des soins qu'elle veut bien prendre de ma reputation, & je lui engage ma parole, que je ferai de mon côté, en memoire d'un si grand bienfait, tout ce qui sera en mon pouvoir, pour ruiner ses ennemis, & avancer ses Conquêtes.

Vous savyés, répondit S. M. que la premiere Campagne qui étoit celle de 1689. j'avois donné le commandement de mon Armée au Maréchal d'Humieres, & que ce General, qui est un bon homme à la verité m'a rendu de bons services. Car ce fut lui que j'avois envoyé en Ambassade à la Cour d'Angle-

gleterre immédiatement après la mort du Roi Charles, & il executa mes ordres fort ponctuellement. Car le Roi Jaques qui venoit d'être couronné Roi des trois Royaumes le receut à bras ouverts & accepta fort genereusement toutes les propositions d'alliance & d'amitié que d'Humieres lui faisoit de ma part. Mais ce Prince infortuné dans la fuite n'ayant pas suivi mes conseils, s'est veû tout d'un coup envelopé dans de grands embarras, & m'a engagé dans une guerre qui a armé toute l'Europe contre moi. Mais pour revenir à mon sujet l'ayant donc choisi pour commander en Flandres contre le Prince de Waldek, qui est un General de bon conseil, & fort entendu pour ce qui regarde l'ordre que doit tenir une Armée dans sa marche ou dans ses Campemens, mais d'ailleurs tres-malheureux à risquer un Combat, je remarquai qu'en cette pre-

premiere année, le Maréchal d'Humieres se laissoit damer le pion comme l'on dit, par le Prince de Waldek, & que tout le cours de la Campagne il avoit eû du defavantage. Je me resouviens encore fort bien de la journée de Walcourt qui étoit le jour du Grand S. Louis patron & protecteur de mon Royaume, où toute ma Maison fut taillée en pieces; mais je lui pardonne de bon cœur, par ce qu'il le fit à bonne intention & croyant de me faire plaisir ce jour là. Le peu de genie de d'Humieres ne fut pas seulement la cause de cét echec; mais on peut dire aussi qu'il favorisa par le peu de mouvement qu'il faisoit, les entreprises du Duc de Lorraine & des Electeurs qui m'enporterent trois bonnes Villes cette année là. Le defunt Marquis de Louvois que je regrete fort presentement me l'avoit prédit; le bon homme étoit tres bon phisionomiste,

& connoissoit son monde merveil-
leusement bien, aussi on ne voyoit
point qu'il se trompât dans le choix
qu'il faisoit des personnes de meri-
te pour remplir les charges vacan-
tes, ce qui a fait que j'ai eu pen-
dant mon Regne, de gens choisis.
Ce fut lui qui me presenta Catti-
nat pour commander en Italie,
comme un homme, à ce qu'il di-
soit, qui avoit de l'experience, &
que la fortune avoit fait passer par
tous les degrés inferieurs de la
Guerre, ayant été si devant simple
Soldat. Je m'étois aussi voulu ser-
vir de Mr. le Duc de Duras pour
commander en Allemagne; mais
Louvois me conseilla d'y envoyer
plûtôt le Maréchal de Lorges son
frere, comme un homme qui a
plus de douceur & d'execution, ce
qui s'accommode mieux à la len-
teur naturelle des Allemands. J'avois
aussi fait choix de Mr. de Lausun,
pour l'Irlande à la sollicitation de

Ma-

Mademoiselle de Monpensier ma
Cousine, mais le pauvre homme
n'est plus ce qu'il a été, & les affai-
res dans ce Royaume là prirent tout
un autre train après la perte de la ba-
taille de Boyne où il commandoit
conjointement avec le Roi Jaques.
Louvois me conseilla de le rapeller
au plus vite & d'y envoyer le brave
S. Ruth d'heureuse memoire, que
je regrette fort, parce que c'est lui
qui a purgé mon Royaume de l'he-
resie Huguenotte. Il étoit prompt
de son naturel, mais brave comme
son épée. Quoiqu'il en soit je me
suis fort bien ttouvé de ses servi-
ces, & s'il n'avoit pas été malheu-
reusement emporté par un boulet
de Canon, je suis persuadé que la
guerre dureroit encore en Irlande,
& que le Prince d'Orange n'en au-
roit pas si bon marché en Flandres.

C'est encore le defunt Marquis
de Louvois qui me presenta Tour-
vile pour commander ma Flotte,

comme un Amiral brave de sa personne, & j'avoüe que j'ai eu jusqu'à present bien de la peine à arrêter l'impetuosité de son courage. Il ne me parle dans toutes mes entreprises que de livrer combat aux ennemis. Jusqu'à present je l'en ai empêché, par ce que je n'ai pas été tout-a-fait content du combat de 1690. où les Hollandois seuls avec 20 ou 22. vaisseaux de Guerre osèrent l'attaquer à la tête de ma Flotte qui étoit composée de plus 80. gros Vaisseaux, tandis que les Anglois se contentoient d'être spectateurs; & ce qui fit mon étonnement c'est qu'après un combat de plus de 6. heures, pas un des Vaisseaux ennemis ne fut pris, s'étant retirés après le combat en fort bon ordre, quoi qu'à la verité demâtés & percés de coups. Aussi la Campagne passée je lui ai ordonné d'éviter tout engagement, & quand les ennemis seroient d'un côté d'aller

ler de l'autre; Ce qu'il a fort bien observé.

C'est encore de la même main que le Marquis de Boufflers m'a été présenté, quoiqu'à la vérité M^e. de Maintenon y a aussi contribué, car elle m'en rompoit la tête le matin & le soir, & je ne la voyois jamais qu'elle ne m'en parlât. Au reste je n'ai pas été trompé en lui. C'est un des braves Officiers que j'ayé aujourd'hui dans mes Armées & dont je tire le plus de fruit, par les contributions, qu'il a soin d'amasser & de faire payer à mes ennemis argent contant, ce qui fait encore une somme considerable, destinée à acheter des chevaux pour remonter ma Cavallerie. Pour sa peine je l'ai fait en dernier lieu Capitaine de mes gardes, outre quantité d'autres belles charges qu'il possède. De plus je lui reserve un bâton de Maréchal si la Guerre dure encore deux Campagnes.

C'est encore Louvois qui me presenta Mr. Amelot (si devant mon Ambassadeur à Venise) pour aller résider auprès des louables Cantons Suisses pendant cette Guerre. Je n'ai pas été trompé non plus en lui qu'en Mr. de Boufflers; car si celui-ci fait faire le coup de pistolet & est habillé au maniment de l'épée, celui là ne l'est pas moins à celui de la plume. Aussi est-ce à sa bonne conduite que j'attribue toute la bonne intelligence qui regne présentement parmi les Suisses mes Cousins. Il n'a qu'à leur faire un discours avec des paroles bien rangées, accompagné d'une bonne bourse de mes Louis, distribués sous main & à la sourdine, & j'obtiens aussitôt tout ce que je veux. Ils m'ont accordé la dernière Campagne la levée de 10 mille hommes de nouvelles troupes. J'espère qu'ils m'en accorderont celle-ci pour le moins 15. milles pour remplir le nombre
des

des quarante mille que j'ai à mon service dont je suis tres-satisfait, car c'est la meilleure infanterie de mon Armée. Je ne dois pas oublier de dire en passant un mot de leur General Strouppa dont je suis aussi fort content lequel semble avoir changé de poil en changeant de Religion, c'est à dire devenu bon François. Il prend si fort à cœur mes interêts qu'on le voit mousta- che retrouffée, marcher à la tête des troupes Suisses, par tout & en tout lieux, se moquant de certains vieux & pretendus Traités qui portent que les Suisses qui sont à mon service, n'agiront point contre l'Empereur, & ses Alliés.

C'est encore Louvois qui me presenta le Comte de Bethune que je viens d'envoyer vers le Roi de Suede pour tâter le poux à ce Prince, & voir s'il n'y auroit par moyen de l'engager à une rupture. Bidalm'a écrit qu'il ne pouvoit plus long-

temps retenir son ressentiment & que les Capres Anglois & Hollandois pourroient bien le faire devenir François. J'ai donné ordre au Comte de Bethune de dire en arrivant à Stokolme qu'il y étoit arrivé par hazard, & que la tempête l'avoit jetté là, afin de couvrir d'autant mieux sa negociation. J'aprens graces à Dieu qu'il y est heureusement arrivé. J'ai encore en Hollande un des Disciples de Bethune qui me rend de tres-bons services & qui a succédé fort à propos au Comte d'Avaux. Le Comte de Bethune avoit des sommes confiderables à payer au pere de Madame Moreau riche Marchand à Paris, mais se trouvant dans l'impuissance il s'engagea d'obtenir du Roi de Pologne (à ma recommandation) des lettres de Creance pour Mr. Moreau son mari, & que par ce moyen il pouvoit, comme l'on dit, d'une pierre faire deux coups, & être

com-

comme Janus à deux visages, en se disant Envoyé du Roi de Pologne, & tenant en effect la place du Comte d'Avaux à son absence. Je suis fort satisfait de lui, & je le considere comme une de mes meilleures correspondances en Hollande.

Quand le Comte de Bethune aura donné le premier branle aux Princes du Nord, j'ai encore le Comte d'Avaux, & Pontchartrain tous prêts à faire voile de ce côté-là, pour aller mettre la dernière main à ce que Bethune aura commencé. J'ai fait choix de ces deux Ministres, d'Avaux pour la Suede, & Pontchartrain pour le Dannemark, parce qu'effectivement je les juge tres propres à porter ces deux couronnes à une Mediation, leur intrigue accompagnée de quelques millions peuvent acheminer la Paix, ou du moins la mettre sur un bon pié. D'Avaux m'a rendu de grands services en Hollande & connoit à fonds

l'esprit Republicain. St. Didier son
 Secrétaire, & que je nomme son
Achates à ordre de le suivre, par-
 ce qu'il s'entend merveilleusement
 bien à dresser un mémoire propre
 à persuader & à faire donner dans
 le panneau.

Le sieur de Rebenack me fut en-
 core présenté par Louvois, & je
 n'ai pas oublié non plus ce qu'il me
 dit de lui en le recommandant. Si-
 re, dit-il, voilà le plus actif de
 tous vos sujets & dont V. M. peut
 tirer de grands services, si elle
 l'envoie en Ambassade vers les Cou-
 ronnes du Nord. Ce que je fis
 aussi, & effectivement il m'a rendu
 de tres-bons services à la Cour du
 defunt Electeur de Brandebourg. Je
 savois par ses intrigues tout ce qui
 s'y passoit. Les Rois de Suede &
 de Dannemarc ne faisoient rien non
 plus que je ne fusse aussi par son
 moyen, de maniere que je ne me
 suis pas fort mis en peine d'avoir de

ce côté là d'autre espion ni d'autre correspondance que la sienne. Du depuis l'ayant rappelé, j'y ai envoyé Bidal à sa place, & c'est lui qui a soin actuellement de mes intelligences dans ces Pais-là.

Mais, répondit Luxembourg j'ay appris que V. M. avoit Envoyé Rebenack depuis peu en Italie, pour tacher de porter les Princes de ces quartiers là à embrasser son parti ou du moins une bonne Neutralité.

Il est vrai, dit S. M., je voudrois qu'il put traverser les desseins des Allemans, & qu'il persuadât aux Princes d'Italie de ne leur point accorder de quartiers d'hiver. Il a ordre de parcourir toutes ces Cours-là, & selon ce que j'apprens sa negociation ne sera pas tout-à-fait infructueuse, ayant déjà ebranlé plusieurs de ces Princes. Le Grand Duc de Toscane & la R. de Genes lui ont donné parole, & j'espere que les autres suivront.

Sire, repliqua Luxembourg, ne fera-il pas aussi un tour à Rome, pour baiser la pantoufle d'Innocent XII. de la part de V. M. car selon ce que j'entens ce bon Pere à le cœur plus François qu'Alexandre VIII. & Innocent XI. ses Devanciers.

Sans doute répondit S. M. car le St. Pere donne les mains presque à tout ce que je lui demande, au lieu que les autres me refusoient tout. Il a déjà accordé la plûpart des Bulles necessaires aux Evêques de mon Royaume, & promis au C. d'Etrée de travailler avec empressement à procurer la paix à la Chrétienté.

A propos Sire, dit Luxembourg, comment se trouve V. M. du Baron de Chateauneuf que j'ai pris la liberté de lui presenter pour être son Ambassadeur à Constantinople.

Fort bien, dit S. M. c'est un homme de Robbe, & qui est sorti de mon Parlement de Paris, où il

il passoit pour habille dans les affaires, & il me falloit aussi une personne comme lui, car à ce que j'en apprens il est adroit à persuader le grand Seigneur. D'ailleurs ce qu'il y a de bon c'est qu'il est fort aimé du grand Visir qui lui a promis de ne point entendre à la paix encore cette Campagne, mais cela moyennant deux cent mille écus qu'il lui a fallu conter.

Sire, répondit Luxembourg, l'argent est aujourd'hui d'un grand secours à V. M., & si elle venoit à en manquer je ne sai comme tout iroit. Cela me fait resouvenir de ce que l'histoire de nos Rois rapporte de Charles V. qui fut surnommé le sage, parce que sans sortir de son cabinet, il eut toujours de l'avantage sur les Anglois, & vint about de tous ses desseins. Après sa mort il fut appelé riche parce qu'en mourant il laissa dix-sept millions d'écus, ce qui étoit une somme pro-

digieuse dans ce temps là. Je doute fort si V. M. avoit été de son Regne qu'elle eut reüssi dans toutes ses entreprises avec une si petite somme; puisque nous voyons qu'elle a bien de la peine avec 3 cens millions qu'elle tire de ses sujets.

Luxembourg, dit Sa Majesté, un Prince qui est absolu sur ses Peuples, & qui est par consequent maître de leurs biens a des Mines d'or & d'argent qui ne s'épuisent point; ces sources ne tarissent jamais, & sont infiniment plus riches & plus abondantes que celles du Mexique & du Perou; & nous voyons dans nos jours que le Roi d'Espagne qui fournit pour ainsi dire à tous les autres Princes de l'Europe tout ce qu'ils ont de richesses, & l'or & l'argent qui roulent dans le Commerce de chaque Peuple & de chaque Nation, est cependant celui qui en est le moins partagé, & qui en auroit le plus de besoin.

Sire,

Sire, répondit Luxembourg, si vos Predecesseurs Henri IV. & Louis XIII. avoient eu le pouvoir despotique & arbitraire en main comme vôtre Majesté l'a aujourdui, sur tout Henri IV. qui étoit un Prince remuant & plein d'activité, que n'auroient-ils pas fait?

Le veritable art de Regner, dit Sa Majesté, leur étoit encore inconnu, & ils n'ont pas sù profiter des leçons de Machiavel, & des incomparables Richelieu & Mazarin qui ont été les seuls qui l'ayent enseigné; de sorte que je ne vois de tout mes Ancêtres que Louis XI. qui se soit servi de ce principe qui lui fut attribué, & qu'on a du depuis appelé la maxime de Louis XI. *qui nescit dissimulare, nescit regnare. Qui ne fait pas dissimuler ne fait pas regner.*

A propos d'argent, dit Luxembourg, comment se trouye V. M. de Pont-Chartrain, que feu Mr. de

de Colbert vous recommanda avant sa mort, comme un homme très propre à faire valoir vos Finances.

Pont-Chartrain, répondit Sa Majesté, me rend de bons services dans la conjoncture présente, & si je ne l'avois pas je ne ferois comme tout iroit. Quand je me trouve court d'argent, ce qui arrive souvent à cause des pressantes nécessités de la Guerre, je n'ai qu'à lui dire, j'ai besoin de tant de millions; comme il est extrêmement ingénieux, & un des meilleurs Partisans qu'il y ait eu en France, il invente d'abord quelque nouvel impôt sur le Peuple; ou quelque nouvelle Taxe sur ceux qui possèdent les charges. Ce n'est pas encore le tout, c'est qu'il est expert à trouver le moyen de les lever & d'avoir d'abord de l'argent contant.

Sire, dit Luxembourg, je crois que V. M. regrette fort la perte qu'elle a faite en feu Mr. de Colbert,

bert, qui étoit un homme entendu s'il y en eut jamais au maniment des Finances.

Il étoit trop haï du Peuple, dit Sa Majesté, & on commençoit à crier après lui *au voleur, au voleur*; On l'accusoit d'avoir ruiné la France & d'en avoir fait un Hôpital Général, quoî qu'il n'ait cependant jamais rien fait que par mon ordre & en me donnant avis de tout. Quoi qu'il en soit, il a été l'instrument de bien de choses auxquelles je n'aurois peut-être jamais pensé sans la persuasion. Enfin je fus bien-aïse pour apaiser mon peuple, que la mort lui enleva un objet qui lui faisoit horreur; & comme l'on aime la nouveauté, & que l'on se flatte toujours que le dernier venu sera meilleur que le premier, tout le monde conçût de grandes esperances à l'arrivée de Pont-Chartrain.

Mais, dit Luxembourg, il me semble

semble que Colbert avoit amassé de grands biens qu'il possédoit en son propre, & tous ses enfans étoient devenus puissantissimes.

Il est vrai, dit Sa Majesté, mais aussi après sa mort l'eau revint à la source, & je fis faire bonne & ample restitution, je me servis d'un pretexte specieux pour les dégraifser, ce qui apporta quelques millions dans mes coffres.

Sire, répondit Luxembourg, laissons toutes ces matieres qui ne regardent point la Guerre, V. M. n'a point de temps à perdre, il s'agit de prevenir ses Ennemis & d'être de bonne heure en Campagne, ainsi il est temps de prendre une ferme & solide resolution.

Luxembourg, vous avez raison, dit Sa Majesté, & c'est aussi pour cela que je vous ai fait venir, & que j'ai voulu assembler mes Généraux, pour les écouter les uns après les autres, & avoir une Con-
feren-

ference secrete sur ce que je dois
entreprendre. Mais comme vous
êtes un de ceux en qui j'ai plus de
confiance, & que d'ailleurs mon
dessein est de faire de la Flandre le
principal Theatre de la Guerre, où
je pretens que mes plus grands des-
seins éclatent, Je veux bien vous
dire en confidence & à cœur ou-
vert toutes choses. Vous êtes un
homme d'experience, & les Guer-
res de soixante & douze vous ont
donné des lumieres toutes particu-
lieres sur ce pais-là. Je regrette
extremement le pauvre Prince de
Condé, il connoissoit aussi parfai-
tement le genie & les interêts des
Espagnols & des Hollandois.
Schomberg me seroit aussi d'un
grand secours si son entêtement à
la Religion ne l'avoit miserable-
ment fait perir en Irlande. Le
pauvre Turenne la fleur de tous mes
Généraux, *hac Cælum itur via*,
meritoit les mêmes honneurs que
les

les Dieux rendirent autrefois au grand Hercule en mémoire de ses Travaux; je veux dire l'immortalité. Quoi qu'il en soit je n'oublierai jamais les bons services qu'il m'a rendu en Allemagne; & de tant de braves Capitaines vous êtes le seul qui me reste; aussi je vous prie de ne vous pas trop exposer, & d'avoir autant de soin de la conservation de votre chere personne que de mes Armées. Car si je venois à vous perdre, je ne sai à qui j'en donnerois le Commandement, n'ayant pour la plûpart que des Lieutenants Généraux, plus propres à commander un parti d'Incendiaires qu'une Armée aussi considerable que celle de Flandres. Le Prince d'Orange y venant à toutes les Campagnes pour commender lui-même, ne demanderoit pas mieux que d'avoir à faire à un novice. L'Electeur de Baviere qui commande avec lui a aussi, comme
l'on

l'on dit, la tête près du bonnet. Ces deux Princes rodent autour de mon Armée comme l'oiseau de proye autour de l'Ironnelle, & ne cherchent qu'à me faire perdre une Bataille pour entrer en France.

Au reste Luxembourg, voici encore un tour du Prince d'Orange qui me met au defespoir; C'est qu'il ne s'est pas contenté de monter sur le Trône d'Angleterre, après que le pauvre Roi Jaques son beau-pere & mon Allié se fut retiré à ma Cour; il fait encore bien pis à mon égard, car il vient de trouver le moyen de me chasser des Pais-bas, voulant priver le Dauphin mon fils des Provinces échues à la Reine très-Chrétienne ma femme, par le Decez de la Reine Elifabeth sa Mere, du Prince Don Balthazar son frere & du Roi Catholique Philippe IV. son Pere. Le stratageme qu'il a joué pour cela, c'est qu'il a porté le Roi d'Espagne Charles II. à fai-

re une donation *ad Vitam* des
 Pais-Bas Espagnols à Mr. l'Electeur
 de Baviere. Il y a quelques années
 qu'on fit semblant de toucher cette
 corde ; mais je fis de si fortes pro-
 testations & menaces d'entrer en
 Flandres avec une puissante Ar-
 mée, sans avoir égard à la Trêve,
 qu'ils jugerent à propos pour la Paix
 de ces Provinces là & le repos de
 l'Europe, de renvoyer l'affaire à un
 autre temps.

Sire, répondit Luxembourg,
 tout cela n'est venu que de la prise
 de Mons, & de la bonne corres-
 pondance que le bon Marquis de
 Gastanaga avoit avec nous, laquelle
 a été découverte par là. Le Prince
 d'Orange voyant que le Pais-Bas
 Espagnol étoit vendu à beaux de-
 niers contans par l'avarice des Gou-
 verneurs, a voulu faire un coup
 de Maître en le faisant passer en
 meilleures mains qui feront gloire
 de le conserver.

Mais,

Mais, dit S. M. cela se peut-il faire sans injustice, & peuvent-ils disputer à mon fils le Dauphin, comme ils me l'ont voulu disputer à moi du temps des Guerres de Paris, que la Reine tres-Chrétienne Marie Thérèse si devant Infante d'Espagne, & immédiatement après la paix des Pirennées devenue mon Epouse, n'ait accouché d'un Prince à Fontaine-bleau, le jour de la Toussaints le 1. Novembre peu avant midi l'an 1661.

Sire, répondit Luxembourg, ce n'est pas ce qui est en question que la naissance de Monseigneur le Dauphin; personne ne doute qu'il ne soit véritablement le fils de V. M. & de la Reine Marie Thérèse. On est assés persuadé de la fécondité de cette Princesse; Et pour ce qui regarde en propre la personne de V. M. elle a graces à Dieu suffisamment fourni de Modelles, pris sur les originaux de Mesdames de Fontanges,

tanges, la Valliere & la Montespan qui nous ont laissé assés d'illustres rejettons, temoin Mr. le Duc du Maine, Madame la Princesse de Conti & Madle. de Blois à present Duchesse de Chartres. Pour Madame de Maintenon qui leur a succédé, je n'ai garde d'en parler, parce que je suis persuadé qu'elle est une terre où les meilleurs semeurs m'ont la mine de perdre leur tems & leur peine, à moins que le bon Dieu n'en voulut faire une Sara. A propos de Mademoiselle de Blois, il faut que j'avertisse en passant V. M. qu'on a fort parlé de son mariage avec Mr. le Duc de Chartres, dans les Pais Etrangers, & principalement en Hollande, où l'on critique jusques aux moindres actions des Rois & des Princes. Tout le monde s'y mêle de parler de politique, même jusques aux femmes. On a dit que V. M. avoit par ce mariage, & par celui de la Princesse de Conti, mêlé

lé indignement & sans distinction le
pur avec l'impur, & que si cela
continuoit il ne resteroit plus à la
France une goutte de ce noble sang de
vos ayeuls, & qu'on ne verroit plus
dans la famille Royale que les en-
fans de la Valliere & de la Montef-
pan.

Pour revenir presentement à mon
sujet ce qui est en question, c'est
que les Alliés pretendent que la re-
nonciation que V. M. fit à la Paix
des Pirennées l'a fait déchoir
du droit & des Pretentions qu'elle
auroit eu à la succession dont il s'a-
git.

Mais, dit S. M. il n'étoit pas en
mon pouvoir de disposer de ces biens
& d'y renoncer au prejudice de mon
fils; selon toutes les Loix les Peres
ne sont pas en droit d'aliener les
biens de leurs Enfans lors qu'ils sont
mineurs & lorsque ces biens sont
maternels.

Mais, dit Luxembourg, le ma-
riage

riage de V. M. ne fut conclu qu'a
 cette condition; de sorte que la re-
 nonciation que V. M. fit sur tous
 les droits presents, futurs & avenir
 qu'elle pouvoit avoir sur l'Espagne,
 ou sur les Etats en dependants, a été
 considerée comme le fondement de
 ce Mariage, sans quoi il y auroit
 eû de la folie de la part des Mini-
 stres d'Espagne de donner les mains
 à une alliance qui alloit produire de
 nouvelles semences de guerre & de
 division, au lieu d'une paix ferme
 & stable qui en avoit été le but.
 J'ajoute à toutes ces preuves que la
 circonstance du serment que V. M.
 fut obligée de faire en jurant solem-
 nellement sur les Saints Evangiles,
 qu'elle tiendrait sa parole Royale
 qu'elle venoit de donner a été com-
 me le Seau de toutes les promesses,
 des engagements & de la bonne foi
 de V. M.

A vôtre avis, dit le Roi, je
 suis donc tres mal fondé dans mes
 pre-

pretentions, & je n'ai aucun droit selon le Code & le Digeste. Non sans doute, dit Luxembourg; mais cent mille hommes, cent pieces de Canon, & cent millions feront bien-mieux pancher la balance de son côté. On a coutume de représenter la justice les yeux bandés, tenant une balance d'une main; mais si de l'autre l'on ne l'avoit armée d'une épée, & placé à ses côtés un Lion qui est le simbole de la force & de la Puissance, elle ne seroit qu'un fantôme ridicule exposé aux violences & à la temerité des hommes. Ainsi l'on peut dire que celui qui à la force en main est le maître de la justice, & malgré bongré qu'elle en ait il faut qu'elle se range de son parti, & qu'elle combatte sous ses étandarts contre le plus foible, & voilà le droit de V. M.

Mais, dit S. M. puis que les choses sont dans cet état, & que je me vois le maître de la force & de

la justice, ne ferai-je pas bien de pousser ma bonne fortune à bout, & de me rendre le maitre par le moyen de mes armées toujours victorieuses & triomphantes de tous les Etats qui seront à ma discretion & à ma bienveillance, sauf à mes ennemis à s'y opposer?

Fort bien, dit Luxembourg. Il n'y a point d'autre barriere qui soit capable d'arrêter V. M. que la foi des Traités. Mais c'est un autre Evangile pour vôtre Maj. dont elle se loucie fort peu. On dit du Roi Jean I. un de vos Ancêtres descendu de la premiere branche des Valois, que ce Prince fut si grand observateur de sa parole, qu'on lui donna le titre de bon. Il avoit accoutumé de dire que quand la fidelité & la bonne foi seroient bannies du monde, elles se devoient trouver en la personne d'un Prince.

Ce Prince, répondit S. M., n'avoit pas connu Machiavel, & vous

ne

ne dites pas en même temps qu'il fut tres-malheureux pendant son Regne; & je ne doute point que sa trop grande bonté n'ait été en partie la cause de ses malheurs. Car ayant perdu la bataille de Poitiers contre les Anglois commandés par le Prince de Galles grand Capitaine, le Roi fut pris & mené prisonnier à Londres dont il ne sortit que par le Traité de Bretigny, par lequel il ceda au Roi d'Angleterre quelques Provinces de France en Souveraineté. Mais toutes ces fautes de Jean I. furent glorieusement réparées par Charles V. son successeur ce qui lui acquit le nom de sage.

Sire, répondit Luxembourg, puisque V. M. se moque ainsi de la bonne foi des Traités que les autres Princes regardent comme inviolables & adorent comme une Idole, je ne suis point surpris qu'elle ait entassé conquête sur conquête. Il n'y a point de petit Prince dans le

monde qui ne soit en état de s'agrandir par cette voye là, & qui ne devienne enfin la terreur de ses voisins; Mais il ne seroit pas à souhaiter qu'un semblable desordre arrivât, & si chaque Souverain en usoit de même, on verroit grand nombre de Sceptres & de Couronnes renversées par terre devenir indubitablement la proye du plus fort.

Mais, dit S. M. puisqu'il n'est pas permis de s'agrandir d'ou vient que le Prince d'Orange est monté de nos jours sur le trône de son beau Pere; n'est-ce pas une usurpation?

Sire, dit Luxembourg, cela n'est pas sans exemple, les histoires en sont pleines, & nous voyons que Childeric III. dernier Roi de la premiere Race fut detronné par Pepin le Bref qui n'étoit auparavant que Maire du Palais, qui étoit une charge à peu près semblable à celle des grands Visirs) & même sa Deposition se fit par l'Assemblée des Etats, après

après que le Pape eut déclaré que les François étoient dispensés de reconnoître ce Prince. De sorte que le pauvre Childeric detronné n'eut point d'autre parti à prendre, que celui de se faire raser & se mettre dans un Monastere, & comme cette disgrâce lui arriva par des raisons d'Etat qu'il seroit trop long de rapporter, de même le Prince d'Orange n'est monté sur le Trône que par le consentement du peuple qui la appellé. Et le Parlement lui même qui est en Angleterre à peu près ce qu'étoient autrefois les Etats en France la Couronné & confirmé *nemine contradicente*, de maniere que l'avenement du Prince d'Orange à la Couronne doit être appellé une acceptation & non une usurpation.

Selon ce sens, dit S. M., vous êtes donc d'avis que le Prince d'Orange est bien fondé, & que le pauvre Roi Jaques n'a point de plus

court parti à prendre au milieu de ses disgraces qu'à imiter Childeric; c'est à dire accepter la renonciation à la couronne, se faire razer & se mettre dans un couvent.

Sire, répondit Luxembourg, j'abuse peut-être de la liberté que V. M. me donne de dire à cœur ouvert mes sentimens, & ce que je pense de l'infortune de ce Prince. Mais comme dès l'entrée de cette conference V. M. m'a temoigné prendre beaucoup de confiance en moi, je la prie aussi de souffrir que je m'abstienne du langage de certains parasites qui applaudissent en tout à V. M.

Non, Luxembourg, dit S. M. vous me faites plaisir de dire les choses comme vous les pensés, cela ne me surprend point, par ce que j'ai toujours reconnu en vous plus de liberté à dire vos sentimens qu'à pas un de mes Courtisans & de mes Conseillers.

Sire,

Sire, dit Luxembourg, puis que V. M. me donne la permission de dire ce que je pense du Roi Jacques & de la guerre qui a été allumée dans l'Europe à son occasion, je ne parle point d'une demangeaison secrète que V. M. a eu dès le berceau de surpasser ses Ancêtres, d'agrandir ses Etats & de pousser ses conquêtes au delà du Rhin, de la Sambre & de la Meuse; je ne parle point non plus des Droits de la defunte Reine; je passe sous silence le Droit de dependance, qui est une vieille querelle que V. M. a avec l'Empereur & les Princes de l'Empire; je me tairai aussi sur ce qui regarde une inimitié secrète qui a regné de tout temps entre la Maison d'Autriche & celle de Bourbon. Mais je viens d'abord au fait & à ce dont il s'agit presentement; qui est que V. M. s'est attiré la guerre sur les bras en l'année 1689. il y a aujourd'hui 4 années, & cela, au sujet de la Monarchie

narchie universelle. 2. Au sujet du Pape Innocent XI. qui s'opposoit à tous vos desseins. 3. A l'occasion du Cardinal de Furstemberg. 4. Pour empêcher la ruine de l'Empire Ottoman. 5. Pour remettre le Roi Jacques sur le Trône.

De tous ces articles je n'en choisirai qu'un, & je ne m'arrêterai que sur le dernier qui est à mon sens le plus important, & que je considère comme un obstacle invincible à une Paix glorieuse, qui doit être le but des armes & des entreprises de V. M. Je dis donc que V. M. se trouve aujourd'hui dans un grand embarras par le poids de la guerre qu'elle est obligée de soutenir, qui est une des plus sanglantes, des plus pernicieuses & des plus onereuses que la France ait jamais eu; & effectivement à parcourir tous les Règnes qui ont précédé celui-ci, on ne voit point que Charles VII. François I. Charles VIII. Charlema-
gne,

gne, & Henri IV. non plus que Louis XIII. ayent eu tout à la fois tant d'ennemis sur les bras. Mais ce qui me surprend le plus & que je regarde comme une merveille, c'est qu'au milieu de tant d'ennemis V. M. se possède également & donne les ordres par tout avec la même tranquillité que si elle étoit dans une profonde Paix.

Les affaires étant dans cet état je n'ai plus qu'à savoir une chose de V. M. que je la prie de me vouloir dire en confidence; après quoi je m'engage de lui tracer une route qui la conduira infailliblement à la Paix generale dans moins de deux Campagnes.

Je vous ai déjà dit, Luxembourg, dit S. M. que je m'étois en vous une pleine confiance, & que je vous avois choisi comme un de mes meilleurs conseillers dans l'état où je me trouve; parce qu'effectivement j'ai remarqué que mes affaires ont chan-

gé de face & pris tout un autre train
 dès le moment que vous avez pris
 le commandement de mon armée;
 & je ne sai si mes ennemis vous
 craignent plus que mes autres Ge-
 neraux, ou si cét esprit familier
 que l'on dit que vous avés pour ga-
 gner des batailles vous rend plus
 hardi & plus intrepide. Quoiqu'il
 en soit la bataille de Fleurus que
 vous gagnâtes m'a été d'un grand
 secours; elle a remis mes affaires
 chancelantes sur un bon pied, & si
 tout autre que vous en eut eu la di-
 rection je courois grand risque de
 la perdre, puisque cinquante mille
 hommes de mes meilleures troupes
 eurent bien de la peine à en defai-
 re vinte-quatre mille qui compo-
 soient l'Armée Ennemie. J'ajoute
 même cette circonstance que la
 Victoire étant long-tems balancée
 par la forte resistance que l'Infante-
 rie Ennemie faisoit, & à laquelle
 vous ne vous attendiés pas, vous
 fûtes

futes obligé d'exhorter mes trou-
pes qui refusoient d'aller à la char-
ge pour la quatrième fois, & le-
vant le chapeau vous supliates les
Officiers & les Soldats de se souve-
nir de l'honneur de la France & de
la gloire de leur Prince, ce qui les
anima si fort que revenant à la char-
ge ils obligerent la victoire de se de-
clarer pour mes armes. Je crois que
si le pauvre d'Humieres avoit été là
pour commander, comme il avoit
fait la Campagne d'auparavant, le
bon homme auroit été bien embar-
rassé. Mais je doute fort, Luxem-
bourg, que si le Prince d'Orange
eut été à la tête de cette Armée vous
en eussiez eu si bon marché que du
Prince de Waldek.

Sire, dit Luxembourg, quand
je commenderai contre le Prince
d'Orange, je me contenterai de
jouer au plus fin. Mais quand le
Prince de Waldec commendera,
je pretens d'aller manger son pain,
camper

camper dans son pais & le mener par tout où il me plaira; la raison de cela est que le Prince d'Orange est agissant & paye de sa personne, se trouvant par tout dans une bataille, méprisant le danger, se possédant, & donnant ses ordres sans confusion.

Mais, dit S. M. comment fîtes-vous à l'affaire de Leuse; car il avoit été à la tête de son Armée toute la Campagne.

Sire, répondit Luxembourg, je n'eus garde d'attaquer son Armée dans ce tems-là, mais je pris justement l'occasion de son départ, & à peine venois-je d'apprendre par six de mes meilleurs Espions qu'il étoit arrivé à Breda, que je fis marcher la Cavallerie. Pour tromper les Ennemis par un stratageme assez plaisant; je pris avec moi Messieurs les Ducs de Chartres & du Maine, & nous nous rendîmes tous trois à Tournai dans le dessein d'y voir
jouer

jouer la Comedie. Nous y arrivâmes sur les six heures après-midi, c'étoit justement la veille de l'action qui se devoit passer le lendemain sur les 8. ou 9. heures du matin, comme nous l'avions concerté. Les Espions du Prince de Waldeck dont il n'est pas des mieux pourvû, ne manquerent pas de lui venir rapporter que nous étions à la Comedie, comme il étoit vrai; mais j'avois par avance donné ordre au Sieur de Roze, à Messieurs les Comtes d'Auvergne & de Ville-Roi, soutenus du Prince de Soubise, & du Marquis de Congis, de s'avancer tout doucement avec environ 60. à 80. Escadrons divisés en plusieurs colonnes. La Comedie où l'on joua le Medecin malgré lui étant achevée, il y eut un des Acteurs qui vint inviter la Compagnie au lendemain où l'on devoit jouer le Bourgeois Gentilhomme. M'étant approché de l'oreille de Mr. le Duc
du

du Maine, je lui dis tout bas, ma foi demain nous aurons une autre Comedie, pour ne pas dire Tragedie, car elle m'a la mine d'être un peu sanglante. Cela fait nous montâmes à cheval sur les 9. heures, & nous nous rendîmes à la faveur de l'obscurité de la nuit auprès des troupes de V. M. Et par bonheur il s'éleva un brouillard épais qui commença environ à une heure après minuit, ce qui favorisa si bien notre marche que nous arrivâmes à 8. heures du matin à la veüe des ennemis qui ne s'attendoient à rien moins qu'à cela; profitant de leur desordre, je les fis charger par les troupes de vôtre Maison que je menai moi-même au combat.

A propos Luxembourg, dit S. M., j'ai appris qu'il y eut un des Gardes du Prince d'Orange qui s'en vint tête baissée le sabre à la main dans le dessein de vous tuer.

Sire, dit Luxembourg, il est
vrai,

vrai, & même il me porta un coup de si près, qu'il m'auroit indubitablement emporté la tête, si j'avois été de belle taille. Mais comme on me prendroit quand je suis à cheval pour feu le bon homme Scarron, je parai facilement ce coup en criant à plein gosier qu'on tirât sur ce temeraire.

Mais, dit S. M. vous achetâtes cherement la gloire que vous eutes de garder le Champ de Bataille environ une demi heure, par la mort de mes meilleurs Officiers, & d'un grand nombre de braves gens de ma Maison.

Sire, dit Luxembourg, il faut que V. M. s'accoutume de longue main à perdre du monde, si elle veut avoir de l'avantage sur ses Ennemis. Comme j'ai pour maxime de les attaquer pour l'ordinaire trois contre un, & que les Ennemis qui se voyent presque toujours inferieurs & plus foibles en nombre de plus
de

de la moitié, se battent aussi en desespérés, cela fait que V. M. perd plus de monde qu'eux; mais aussi elle a la gloire de son côté.

Mais, dit S. M., si ces pertes là sont frequentes, & que la Guerre dure encore quatre ou cinq Campagnes, comme il y a de l'apparence, je cours risque de me voir sans Officiers & sans Soldats.

Sire, dit Luxembourg, il faut que V. M. achete la Paix à quelque prix que ce soit, en deut-il couster jusques à la moitié de ses Sujets.

Mais, répondit S. M., j'aime-rois donc mieux risquer une Bataille générale, & dans les formes, venir en rase Campagne en presence de mes Ennemis. Je suis persuadé qu'ils ne la refuseroient pas, & cela seroit infiniment plus glorieux & plus digne du nom de *Grand*, que je porte; imitant en cela Charlers Martel qui s'acquit ce
nom

nom à cause de son humeur martiale, & des grandes actions qu'il fit à la Bataille de Tours, où les François tuerent cent soixante & quinze mille Maures qui resterent sur la place. Il me semble qu'une action comme celle-là vaudroit incomparablement mieux que toutes les chicanes & les ruses dont je me suis servi jusqu'à present, qui ne font au bout du conte que des petites rencontres qui ne décident rien, & ne font que trainer la Guerre en longueur.

Non Sire, répondit Luxembourg, ce n'est pas là le chemin par où je pretens conduire V. M. vos ennemis ne demanderoient pas mieux. Le Prince d'Orange & l'Electeur de Baviere en triompheroient de joye, & V. M. ne leur fauroit faire un plus grand plaisir qu'en venant comme elle dit en raze Campagne. Il ne faudroit qu'une semblable resolution pour annéantir dans un instant

stant tous ces prodiges de gloire & perdre tant de belles conquêtes entassées les unes sur les autres qui ont coûté tant de monde & tant de sang, & je suis persuadé que V. M. n'a pas encore oublié ce qu'il en couta à François I. & à St. Louis pour s'être un peu trop exposés.

Et comment, dit S. M. l'entendez vous donc? Car il faut prendre le chemin le plus court. Mes peuples commencent à n'en pouvoir plus; & l'argent devient rare dans mon Royaume; & comme l'on dit, la prévoyance est la mere de la sagesse; je sai ce qui m'en couta en 72. pour avoir un peu trop attendu.

Sire, dit Luxembourg, V. M. souhaitte-t-elle absolument d'avoir la paix? Je l'ai déjà prié plusieurs fois de me vouloir découvrir ses plus secretes intentions.

Vous savez, dit S. M. que je la souhaite passionnement. Mais je

me

me reserve la gloire de l'accorder à mes ennemis, & je ne combats presentement que pour les contraindre à me la venir demander.

Sire, répondit Luxembourg, puis qu'ainsi est, que V. M. veut absolument avoir la paix, qu'elle la souhaite & qu'elle la recherche, voici le moyen d'y parvenir bientôt.

Il faut que V. M. fasse presentement de la Flandre le Theatre de la Guerre: qu'elle y assemble ses plus grandes forces, & qu'elle fasse état d'y avoir 3. armées cette Campagne, pour agir de concert & se prêter mutuellement la main. Il faudra que chacune de ses armées soit pour le moins de 50. mille hommes. Pour cet effet il faut que V. M. donne ordre à Mr. Voisin Intendant des Pays-Bas de faire avec les Commissaires des vivres, une exacte supputation des rations necessaires à l'entretien de tant de troupes, & de

de pourvoir aux Magazins dont les principaux seront à Mons, Maubeuge, Philippeville & Dinant. Il faudra encore que le grand maître de l'Artillerie donne ordre que les munitions de Guerre aussi bien que la grosse Artillerie soient transportés de bonne heure aux Places frontieres les plus avancées; le Comte de Guiscard Gouverneur de Dinant aura soin d'assembler & de tenir prêts bon nombre de Batteaux. Mr. de Vertillac Gouverneur de Mons aura pareillement le soin d'assembler tous les Chariots & Charettes qui se trouveront dans la Comté du Hainaut; Il fera en même temps aussi bien que les autres Gouverneurs une liste des Pionniers qu'on pourra avoir, dont le nombre ne doit pas être moindre que de vingt mille; & afin que toutes les Troupes se trouvent à temps au rendez-vous general qui sera Mons, il faut que V. M. depêche dès à present
des

des
J'aj
à
me
co
mi
sur
fes
qu
&
des
me
co
asp
mê
co
ce,
qu
de
rec
joy
tab
V.
pag

des ordres pour les faire marcher. J'ajoute encore qu'il faut travailler à de bonnes Intelligences, les fomenter & les entretenir, coute qui coute, parce qu'elles sont le premier mobile, sans quoi on batiroit sur le sable mouvant.

Toutes ces dispositions étant prises, il ne faudra plus qu'une Tête qui fasse remüer un si grand Corps, & comme la presence des Rois & des Princes à leur Armée en est l'ame & la force, & qu'un Prince qui commande en personne ses Armées aspire à une gloire immortelle, de même il n'y a point de Soldat qui combattant à la veüe de son Prince, n'employe toute sa valeur & qu'animé du desir de la gloire, & de l'esperance d'être liberalement recompensé, ne se presente avec joye aux plus grands & plus redoutables perils. Je conseille donc à V. M. de faire encore cette Cam-

D

V. M.

V. M. a remarqué que cette importante place s'est rendue dans moins de 15. jours de tranchée ouverte à la veüe d'une Armée ennemie, & dans un temps où les rigueurs de la saison s'y opposoient. Après un semblable coup V. M. est en droit de tout entreprendre.

Voilà qui est fort bien, dit S. M. mais par où jugés-vous qu'il feroit à propos d'ouvir la Campagne; fera-ce par le siege d'Ath ou de Charleroi; comme ces places sont les plus avancées il semble que c'est par là qu'il faut debuter.

Non Sire, dit Luxembourg, il faut attaquer vos ennemis par un endroit plus sensible, Ath, & Charleroi sont des places qui tomberont d'elles mêmes entre les mains de V. M.

De quoi s'agit-il donc, dit S. M. ira-t-on bombarder Bruxelles?

Non Sire, dit Luxembourg; il n'en vaut pas la peine, il faut une

en-

entreprise plus éclatante, il ne seroit pas raisonnable que V. M. se mit à la tête de ses Armées pour si peu de chose.

Quoi donc, dit S. M., attaquera-t-on Ostende par mer & par terre, cette perte seroit très sensible à mes ennemis par ce que c'est le lieu où toutes les troupes Angloises viennent débarquer, & de là l'on pourroit pénétrer dans le Cœur de la Comté de Flandre.

Non Sire, dit Luxembourg cette conquête n'est pas assez importante pour occuper un Roi avec une Armée de cent cinquante mille hommes.

Dequoi, s'agit-il donc, dit S. M., entrera-t-on dans le pais de Liege pour forcer le Prince de ce Diocèse à mettre les armes bas, & à se soumettre à ma clemence.

Non, dit Luxembourg, cette expedition est plus propre pour Boufflers que pour V. M. elle n'est

pas assés glorieuse pour un Prince qui ne marche que pour attaquer des Places invincibles. He! quoy donc dit S. M.

Sire, le voici, dit Luxembourg, il faut que V. M. vienne à la tête de cent cinquante mille hommes divisés en trois corps, dont le premier sera commandé par V. M. ayant sous elle le Maréchal d'Humieres; Le second sera sous le commandement du Marquis de Boufflers, & le troisieme sera sous ma direction. Cette Armée étant ainsi partagée le Marquis de Boufflers prendra le devant avec un corps de quinze mille Chevaux & occupera les passages & les aveniës. Le gros de l'Armée étant arrivé V. M. formera le siege de Namur, & par la prise de cette importante place, elle se rendra Maîtresse de tout une Comté qui est sans contredit la plus belle des Pais-Bas.

Luxembourg, dit S. M., cette
entre-

entreprise est grande, & cette place me paroît imprenable par sa situation; d'ailleurs la construction d'un certain Fort qu'ils nomment William bâti depuis peu le rend presque inaccessible.

Sire, dit Luxembourg, il faut que l'art & l'intelligence favorisent la force, & comme l'on dit coudre la queue du Renard à la peau du Lion. Je fais un expédient par lequel la moitié de toutes ces difficultés seront surmontées, & voici comme je l'entens; Il y a dans la Citadelle un certain Baron de Bersé qui en est Major, homme à tout faire, de grande dépense & adonné à ses plaisirs. J'apprens que ce Bersé se dit parent de Madame de Maintenon, & voilà ce qu'il nous faut.

Mais, dit S. M., qui vous a dit que ce Bersé seroit homme à entretenir correspondance.

Sire, répondit Luxembourg, il

suffit qu'il soit addonné à la debauché. Il faut que V. M. charge Madame de Maintenon de toute cette negociation ; & tandis que nous preparerons des Bombes & des Carcasses, elle de son côté attaquera le plus fort de la place par de belles & bonnes lettres dorées qui feront plus dans un jour qu'une Armée de cent cinquante mille hommes dans 6. semaines.

Ho ! dit S. M. si l'affaire est ainsi ma bonne & chere Maintenon fera bien cela pour me faire plaisir. Mais qu'est-ce qu'elle lui promettra pour l'engager.

Sire, dit Luxembourg, il faut qu'elle lui promette cent milles francs pour recompense ; & après la reddition de la place une charge de Lieutenant General. Je suis persuadé qu'il acceptera la proposition & que dans moins de 8. jours V. M. en aura des preuves convaincantes.

He !

He! bien dit S. M. supposons donc par exemple qu'il accepte les avances que lui fera la Maintenon, à vôtre advis quel ordre tiendra-il pour favoriser nôtre entreprise.

Sire, dit Luxembourg, le voici, il faut en premier lieu qu'il fasse un registre exact de toutes les provisions & munitions de Guerre & de bouche, qui se trouveront dans la Citadelle; Qu'il dresse un Plan fort régulier du fort & du foible tant de la Citadelle, Maison du Diable, que du Fort William; Qu'il s'oppose en qualité de Major de la Citadelle, à tout ce qui pourroit être entrepris de la part du Prince de Barbançon qu'il faudra aussi tâcher d'engager, si cela se peut. Il faut qu'il informe V. M. ou quelqu'un de ses Generaux, de tous les desseins, marches & contre-marches de vos ennemis; qu'il ne fasse cependant semblant de rien, mais qu'il se tienne dans la Citadelle, & à son poste

D 4 ordina-

ordinaire, jusques à ce qu'on lui fasse savoir le temps que la mine doit jouër. Ce temps étant venu il faudra que Madame de Maintenon lui écrive quelque temps à l'avance de faire semblant de venir en parti & de se laisser prendre prisonnier, comme si cela étoit arrivé par imprudence.

L'invention n'est pas méchante, dit S. M.

Sire, dit Luxembourg, V. M. s'étant ainsi rendue Maitresse d'un homme qui l'informera à fonds des moindres circonstances, elle doit s'assurer dès à present que la Place est rendue.

Si cela est, dit S. M., nous en aurons aussi bon marché que de Mons. Mais le Prince d'Orange vient de repasser la Mer pour se trouver ici de bonne heure, & à ce que j'aprens il pourroit bien se mettre en Campagne aussi-tôt que moi, ayant une grande Armée,

&

& étant accompagné de l'Electeur de Baviere ils pourroient bien me disputer cette conquête; ces deux Princes sont d'un temperament un peu chaud, ainsi les attaquans par un endroit aussi sensible ils ne manqueront pas d'assembler toutes leurs forces pour s'y opposer.

Je n'en doute pas, dit Luxembourg, mais tandis que cet opera se jouera en Flandres; il faudra preparer une Tragedie en Angleterre pour le Prince d'Orange. V. M. m'a dit dernièrement en confidence que le Roi Jaques avoit receu des lettres presque de tout ce qu'il y a de noblesse & de Grand dans le Royaume, Qu'il y avoit même une Princesse du sang & l'oncle de la Reine qui étoient de la partie, outre cela quantité de Quakers, de Fanatiques & de Trembleurs, que tous unanimement avoient épousé les interêts & la cause de ce Prince pour le retablir sur le Trône; si

V. M. vouloit seulement favoriser & soutenir leur entreprise par 18. ou 20. mille hommes qui feroient descente en l'Isle de Wicht.

Il est vrai, dit S. M., & j'ai moi même leû les lettres. La Comtesse Malboroug marque en termes exprés que S. M. Britannique n'a qu'à venir, qu'elle ne sauroit croire avec combien d'impatience & d'empressement les Grands du Royaume & le peuple l'attendent; que tout le monde generalement prend à cœur son rétablissement sur le Trône; Qu'enfin on commence à faire provision d'armes & de chevaux qu'on assemble le plus secretement qu'il se peut; sans oublier de bonnes sommes d'argent qu'on tiendra toutes prêtes pour payer les troupes qu'on leverá dans le Royaume qui ne feront que de personnes malcontentes du Gouvernement present.

Sire, dit Luxembourg, si la chose est ainsi voilà un grand coup; il

il faudra de toute necessité que le Prince d'Orange repasse la mer au plus vite pour aller au secours de ses trois Royaumes, & cependant V. M. fera son coup sans opposition & sans resistance. Il faut que V. M. donne ordre sans perdre de temps au Comte de Tourville de tenir la Flotte prête à faire voile, & qu'on assemble en diligence grand nombre de vaisseaux de charge pour l'embarquement des Troupes.

Mais, dit S. M. je ne serois pas bien aise que Tourville risquât un Combat, & je vois de l'impossibilité à executer une telle entreprise sans en venir aux mains avec les deux Flottes; l'evenement me fait de la peine.

Sire, dit Luxembourg, voilà de grandes dispositions à une Revolution; il ne faut que hazarder; & donner quelque chose à la Fortune; elle est trop amie de V. M. pour l'abandonner dans un si beau champ.

— Qu'elle donne seulement ordre à Tourville d'aller lui même attaquer les Hollandois; s'il les bat comme il y a toute apparence n'étant pas plus invincibles à present qu'ils l'ont été en 1690. toute la Flotte Angloise se rangera de son côté, & alors étant les Maîtres de la Mer on fera la descente en toute liberté.

Mais, dit S. M. les Anglois sont comme les Chats, plus l'on les caresse moins l'on avance; s'il arrivoit aussi qu'ils changeassent de sentiment au moment même de la bataille, & qu'ils se bâtissent conjointement avec les Hollandois, où est-ce que Tourville en feroit? & ma pauvre Flotte que deviendrait-elle?

Sire, dit Luxembourg, que V. M. ôte de son imagination une telle pensée, c'est un fantôme trompeur, & un oiseau de mauvaise augure qui vient la troubler. On n'a pas encore vu qu'une pareille Catastrophe

tafrophe foit arrivée à V. M. & elle a plutôt lieu de prefager une Victoire qu'une defaite.

Enfin, dit S. M. puisque vous êtes de ce fentiment & que vous me confeillés de hafarder une bataille je donnerai mes ordres à Tourville pour cela.

Mais quant à l'affaire de Namur, il me femble que cent cinquante mille hommes ne fuffifent pas pour entreprendre un fiege de cette importance & occuper un terrain auffi vaste que celui-là.

Sire, dit Luxembourg, nous ne fommes plus au temps que l'on marchoit avec des Armées de 4. ou 5. cent mille combattans. Nous lifons dans l'histoire des Rois de la premiere Race que Attila Roi des Huns venoit en Campagne avec une Armée de cinq cent mille hommes fe faifant appeller le fleau de Dieu; mais nonobftant ce grand nombre, il fut defait par le Roi

Merouée & perdit dans une bataille deux cent mille hommes. Sire ce n'est pas le grand nombre qui fait gagner les Batailles; une Armée de 50. mille hommes bien commandée & qui fait les mouvemens à propos en battra une de cent mille si le desordre s'y mêle. J'ai oui dire fort souvent à l'incomparable Mr. de Turenne & au defunt Prince de Condé qu'une Armée qui excède le nombre de 50. mille hommes devient incommode à elle même & au General qui la gouverne. D'ailleurs Sire, j'ai fait une juste supputation des troupes de vos ennemis; je suppose même qu'ils se mettent tous ensemble, ils ne feront pas cent mille hommes, de sorte que V. M. en ayant 50. mille de plus elle sera en état d'assieger & de les observer.

Mais, dit S. M., vous avés supposé que le Prince d'Orange sera obligé de se rendre en toute diligence.

ligence en Angleterre, & que par consequent les ennemis n'ayant plus ce Prince à leur tête qui est leur plus grand éguillon, resteront immobiles, se contentant d'être spectateurs, ce qui est voir la medaille justement par son bel endroit, mais je vous prie voyons en le revers, & supposons qu'il reste à la tête de son Armée, comme ce Prince cherche de longue main une occasion à se signaller & à me livrer combat, me voyant attaché à un siege de cette conséquence si la fantasie lui prenoit de me venir attaquer? & qu'étant battu je fus obligé de lever le piquet? qu'elle honte & qu'elle confusion pour moi qui me vante d'avoir l'invincibilité d'Achille!

Sire, dit Luxembourg, votre Majesté n'a rien moins à redouter que cela. Je lui ferai voir un Plan si juste du Terrain, des avenues & des defilés qui couvrent cette Place, que quand l'Armée de V. M. s'en
fera

fera une fois renduë maîtresse avec une Armée de cent cinquante mille combattans, comme il a été dit, le Prince d'Orange ne sauroit vous attaquer avec une Armée de deux cens mille hommes sans risquer d'être battu. Votre Majesté doit camper entre Sambre & Meuse, & outre qu'elle sera à couvert par ces deux Rivieres; elle aura encore à sa droite l'Armée du Marquis de Boufflers qui la couvrira de ce côté-là. Quand à l'autre Corps de l'Armée dont j'aurai le commandement, il occupera tout le Terrain qui est entre Namur & la petite Riviere de Mehaigne, qui est justement le seul endroit par où les Ennemis peuvent faire leur attaque, si tant est qu'ils en aient envie; outre plusieurs avantages que je puis tirer de l'assiette du pais qui est entrecoupé par des defilés & des bois, il ne faut qu'une petite Riviere pour arrêter vos Ennemis, la Mehaigne ou l'Or-

me

me serviront toujours d'obstacle ; de sorte que V. M. n'a rien à apprehender. Je la couvrirai si bien avec mon Armée, qu'elle n'a non plus lieu de craindre que si elle étoit à Versailles auprès de sa bonne Maintenon.

Mais du moins, dit S. M., il faut que vous me promettiez d'éviter tout engagement, & de vous camper si bien, que le Prince d'Orange songe à toute autre chose qu'à vous forcer. Je n'ai point d'autre apprehension que celle d'un Combat ; s'il falloit que j'y fusse présent venant à le perdre je ferois une breche irreparable à ma gloire.

Sire, répondit Luxembourg, dormés en repos là-dessus. Que V. M. donne seulement ses ordres, afin que tout soit prêt ; & que les Troupes viennent de bonne heure ; sur tout de Catalogne, Savoye & Allemagne, qui sont des Provinces éloignées. Quand à l'événement je le

le prens sur moi, & j'en ferai
 toujours réponsable, étant per-
 suadé que cette conquête ne coûte-
 ra pas plus à vôtre Majesté que cel-
 le de Mons, & qu'elle en recevra
 non seulement de très grands avan-
 tages, mais encore qu'elle se fraye-
 ra une route assurée à la Paix, que
 je lui souhaite de tout mon cœur.

D'abord que Mr. de Luxem-
 bourg fut sorti le Roi fit appeller
 Mr. de Catinat, & lui dit de lui
 faire en peu de mots le rapport de
 l'état auquel il avoit laissé les affai-
 res en Savoye.

Mr. de Catinat dit, Sire, j'ai
 suffisamment informé V. Maj. par
 mes Lettres du détail de la Guerre
 d'Italie, & du soin que j'ai pris
 pour m'acquitter dignement du
 Gouvernement de son Armée dont
 Sa Majesté m'a bien voulu hono-
 rer. Que si je n'ai pas eu tout le
 succez que j'aurois bien souhaitté
 la derniere Campagne qui étoit cel-
 le

le de 1691. j'ai cependant humainement fait tout ce que j'ai pû avec le peu de monde que j'avois. Mais l'arrivée de Mr. l'Electeur de Baviere en Piemont gâta tout par le grand nombre d'Allemands qu'il avoit emmené avec lui, lesquels joints aux Troupes d'Espagne & de Savoye avoient formé une Armée plus forte que la mienne de plus de la moitié. Cette inégalité de forces arrêta d'abord les heureux progrès que j'avois fait au commencement de la Campagne; cependant sans sortir de mon assiete naturelle ni me déconcerter, je fis tous les mouvemens que je crus être obligé de faire pour couvrir le pais, garder les passages, & éviter un engagement auquel l'on me vouloit attirer, V. M. me l'ayant expressement défendu; & ce fut un grand bonheur pour moi d'avoir eu à faire à des Allemands, qui me donnerent le temps de me bien retrancher,

cher, & d'occuper tous les postes, après avoir laissé dans Carmaniolle quatre ou cinq mille hommes, & fait occuper toutes les hauteurs & les passages de Suze. Quand à l'échec que souffrirent les armes de V. M. au Siege de Coni (que M. de Bulonde eut l'imprudence d'abandonner après plusieurs jours de tranchée) il fut suffisamment contrebalancé par le peu de progrès que firent les Imperiaux; parce qu'outre qu'ils vinrent fort tard en Campagne, la mesintelligence qui régnoit parmi leurs Généraux rompit absolument le cours de leurs entreprises, qui furent bornées à la prise de Carmaniolle. L'extrait de leur Conseil de Guerre que j'eus par le moyen de la pension que je payois à un de leurs Généraux, comme je l'ai écrit à V. M. me fut d'un grand secours, & je me servois d'un Frere Recolet Alleman, par où j'avois mes meilleures correspondances

pour

pou
feur
un
tion
tron
Reo
J
feil
de
ave
te
tre
des
pro
le
ent
de
ma
se
pet
tro
ran
brw
véc
2110

pour recevoir mes Lettres à main feure, qui m'étoient aportées par un nommé Jenet, Savoyard de Nation, qui les alloit prendre dans le tronc d'un vieux arbre où le Frere Recolet avoit soin de les mettre.

J'appris donc que dans leur conseil de Guerre auquel Mr. l'Electeur de Baviere presidoit conjointement avec le Duc de Savoye, le Comte de Schomberg qui devoit se mettre à la tête des Religionnaires & des Barbets pour les commander propofa.

Que l'on fit irruption dans le Dauphiné & la Provence, en entrant dans celle-là par la Vallée de Keiras après s'être rendu les maîtres du Château. Que de là on se pouvoit facilement emparer de la petite Ville de Guillestre; & qu'à trois lieux de là on suivroit la Durance pour forcer la Ville d'Ambrun où il y a un très bel Archevêché; Que s'étant une fois rendus
maîtres

maîtres des lieux plus avantageux
 du haut Dauphiné, on ne manque-
 roit pas de porter l'efroi & la ter-
 reur par toute la Province, laquel-
 le étant une des plus foulées de
 France par les Tailles & les grands
 Impots qu'elle paye à V. M., rui-
 née d'ailleurs par le frequent passa-
 ge des Gens de Guerre, elle ne
 manqueroit pas de se soulever &
 de prendre les armes contre son
 Prince naturel. Que le grand nom-
 bre de nouveaux Catholiques qu'on y
 contoit frayeroit indubitablement le
 chemin à la revolte. Que pour lui
 il étoit de cet avis, qu'il n'y avoit
 point de temps à perdre, la saison
 n'étant déjà que trop avancée; que
 les Places qui restoient derriere oc-
 cupées par les François, ne leur de-
 voient point faire ombrage; Qu'il
 n'y avoit qu'à laisser un bon corps
 d'Armée sur les Frontieres pour as-
 seurer le Piemont, faire tête à l'Ar-
 mée de Cattinat & tenir les gar-
 nisons

nisons de Cazal & de Pignerol en
bride.

J'avouë franchement Sire, que
ce Projet me fit de la peine, & que
j'apprehendois fort que la balance
ne panchât de ce côté-là; parce
qu'effectivement selon les règles de
la Guerre, & les veritables Interêts
du Duc de Savoye, & de ses Alliés,
ils pouvoient tailler bien de la be-
soigne à V. M. par là, & me met-
tre dans l'impuissance de m'y pou-
voir opposer; parce que j'aurois
d'abord été obligé de diviser mon
Corps d'Armée, qui n'étoit déjà
que trop petit, & je me ferois vû
dans un état à ne pouvoir plus te-
nir la Campagne.

Pour revenir au Comte de
Schomberg qui avoit pris les con-
clusions que je viens de rapporter;
Le Comte Caraffa qui commandoit
les troupes Imperialles prit la paro-
le immédiatement après lui, & dit,
qu'à la verité cette resolution étoit
judi-

judicieuse, mais qu'elle paroïssoit trop hardie pour oser entreprendre d'entrer dans un pais ennemi; forcer une Armée qui en gardoit les avenues & les passages & qui s'étoit avantageusement retranchée; outre que l'hiver qui avançoit à grand pas ne permettoit pas qu'on s'éloignât si fort, pour s'engager dans un pais inconnu, & courre risque d'être coupé; qu'on pouvoit exposer une Armée en prenant le sentiment de Schomberg à de grands perils, & que ce n'étoit pas le tout d'entrer dans un pais ennemi qu'il en falloit ramener son Armée saine & sauve. Qu'il ne voyoit pas comme quoi l'on pouvoit faire de semblables projets, tant que les ennemis auroient des places avancées qui les rendoient maîtres de toute la Savoye & mettoient tout le Piemont à contribution, si on n'avoit là une Armée toujours prête pour le couvrir. Que
pour

pour lui il étoit d'un sentiment tout opposé à celui de Mr. de Schomberg; Qu'il ne se souvenoit point d'avoir lû que les Casars & les Alexandres, qui avoient été de grands Capitaines, eussent pratiqué rien de semblable ou d'aprochant dans le cours de toutes leurs guerres; qu'enfin il concluoit qu'il étoit expedient & tres convenable, sauf meilleur avis, de commencer la Campagne par le siege de Carmagnolle; qu'après la soumission de cette Place, il jugeoit à propos qu'on employat le reste du temps à traiter de bonne heure des quartiers d'hiver avec les Princes d'Italie; Que les troupes Imperialles seroient fatiguées après le siege & ne seroient plus en état d'être employées autre part que pour entrer dans les quartiers d'hiver.

Le Comte de Schomberg qui avoit à cœur les Interêts du Prince d'Orange qui l'avoit envoyé en Sa-

E voye

voye pour se mettre à la tête des Religionnaires, ne pût entendre de sang froid ce que venoit d'avancer le Comte Caraffa; & quoi qu'il soit d'un temperament doux & pacifique, qualité qu'il herite de feu Monsieur son Pere, aussi bien que celle de donner de grandes esperances pour être un des braves Capitaines du siecle, ne pût cependant se refoudre à garder le silence; il y avoit trop long-temps qu'il se voyoit malgré lui les bras croisés & dans l'oisiveté. D'ailleurs il ne pouvoit se mettre dans l'esprit, quelque violence qu'il se fit, que toute une Campagne se deut passer au siege d'une petite Place comme Carmaniolo, tandis qu'on alloit négliger une des belles occasions qui se soit jamais offerte aux Alliés d'entrer en France.

Il repliqua donc à tout ce qui avoit été avancé par le Comte Caraffa *qu'il étoit trop vieux dans le métier*

métier de la Guerre pour n'avoir pas une pleine connoissance de la situation du pais, des chemins, des bois, des marais, des defilés, des montagnes, des rivieres, des ponts, des gays, des passages, & en un mot de tous les endroits par où il pretendoit entrer dans le Dauphiné; Qu'il ajoûtoit à cette connoissance celle d'avoir étudié dès son bas âge, le genie, les mœurs, les interêts, les jalousies, la force ou la foiblesse & generalement toutes les passions dominantes de la nation Françoise, en laquelle il avoit été élevé & nourri. Qu'un General de quelque consideration, & qui se piquoit d'entendre son métier devoit avoir toutes ces connoissances à fonds; & qu'il seroit bien fâché qu'elles lui fussent disputées par un autre; Que s'il falloit appuyer son discours des exemples tires des plus grands Capitaines, il feroit voir clair comme le jour que les Césars

& les Alexandres, aussi bien que
 les Charle-Quint, les Turennes &
 les Condés, & une infinité d'autres
 modernes, n'avoient pas eu d'au-
 tre principe dans le métier de la
 Guerre; Qu'il n'avançoit rien en
 temeraire; mais qu'il pretendoit
 donner au Conseil un Plan si juste
 du dessein qu'il proposoit, qu'il
 étoit persuadé qu'il ne seroit point
 tant à rejeter que l'avoit voulu in-
 sinuer Mr. le Comte Caraffa. Là-
 dessus mettant la main à la poche
 il en tira plusieurs écrits. Le pre-
 mier étoit une Lettre circulaire en
 forme de Manifeste, qui devoit être
 dispersée en entrant dans le país pour
 exciter les Peuples à embrasser le
 parti des Alliez; laquelle étoit con-
 çüe en ces termes.

Que tout ce qu'il y avoit d'Ha-
 bitans dans le haut & bas Dau-
 phiné étoient exhortés à se venir
 joindre aux armes de S. M. Bri-
 tannique & de S. A. R. le Duc de
 Savoye,

Savoie, qui venoient avec une puissante Armée à leur secours, pour les aider à secouer le joug, sous lequel ils gémissoient depuis tant d'années. Que les vieux Catholiques aussi bien que les nouveaux sans distinction de Religion seroient également reçû par la clemence des Princes qui leur tendoient la main; Que Dieu s'étoit déjà en plusieurs occasions déclaré le Protecteur des armes des Alliés, & qu'il ne falloit pas douter qu'il ne benit leurs Conquêtes, & ne les mit bien-tôt en état de délivrer toute la France de l'oppression. Qu'on protestoit qu'il ne seroit rien changé dans l'exercice de la Religion, mais que chacun auroit une plaine liberté de Conscience, semblable à celle dont les Peuples ont si paisiblement joui sous les Regnes de Henri IV. & Louis XIII. Qu'on déclaroit quittes tous les Debiturs lesquels se soumettroient & viendroient implorer

plorer la protection de leurs Libérateurs; Qu'enfin on maintiendrait les Ecclesiastiques dans leur Dignités, les Gentilshommes dans leurs Terres, les Marchands dans la liberté de leur Commerce, les Paisans dans le Repos, & les Magistrats dans leur Autorité pour la manutention des Loix & la dispensation de la Justice. Qu'on goûteroit une Domination bien différente de celle où ils vivoient, & qu'on les alloit tirer pour une bonne fois de la grande misere où ils ont été réduits par le faix insurportable & tyrannique des Taxes & Impôts qu'ils sont contraints de payer à un Souverain qui a fait de ses Peuples libres de miserables esclaves.

Après la lecture de ce Manifeste, il fit voir plusieurs Lettres, qui lui avoient été écrites par les plus considerables de la Noblesse du haut & bas Dauphiné, dont les principales furent

furent aussi levées dans le Conseil selon l'ordre qui suit.

Copie d'une Lettre écrite du Dauphiné à Mr. le Comte de Schomberg, à present en Piemont.

MONSIEUR,

Je vous écris avec des larmes de joye qui ont succédé à celles de tristesse, dont votre heureuse arrivée en Savoye nous a tout-à-fait gueri, par l'esperance que votre chere presence favorisera de plus en plus les bonnes intentions de S. A. R. pour le bien de la Paix publique, & la délivrance de tant de pauvres esclaves spirituels, dont les soupirs sont souvent parvenus jusques à vous, lors même que vous étiez encore en Brandebourg. Mais

c'étoit dans un temps trop prématuré, puis que la Providence Divine vous avoit réservé jusques à ce jour, pour être un des principaux instruments dont elle se veut servir, pour redonner à nôtre pauvre Sion, son ancienne splendeur & tranquillité. Nous prions Dieu de bon cœur qu'il lui plaise vous prendre en sa sainte Protection, & vouloir benir tous vos justes desseins. Vous ne sauriez croire les dispositions dans lesquelles le general & le particulier de toute la Province se trouve; elles me paroissent tout-à-fait favorables si on étoit un peu diligent, & qu'on voulut une fois imiter en cela la France à laquelle tous les momens sont précieux, lors qu'il s'agit d'exécuter ses entreprises. Je vous engage ma parole en foi d'homme d'honneur, qu'il y auroit un soulèvement general, si on entroit dans le País. La crainte que j'ai que ma lettre ne soit surprise,

prise, ne me permet pas de vous
marquer le détail de toutes choses;
faites fonds sur le peu que j'en dis,
marqués moi le temps & le lieu,
& croyés moi sans reserve,

Mon sieur, &c.

Mr. Julien vous donnera mon
nom & mon adresse.

Autre écrite au même.

MONSIEUR,

Nous sommes dans le plus grand
chagrin du monde, d'aprendre que
le dessein que vous aviez proposé
verbalemment à S. A. E. de Baviere,
& à Mr. le Duc de Savoye,
d'entrer dans le Dauphiné par la
Vallée de Keiras, n'a pas été reçu
comme vous l'esperiez, & comme
nous le souhaitions. Nous vous

prions très instamment tous tant
que nous sommes, dont le nombre
est si grand que vous en seriez sur-
pris si je le marquois; mais com-
me cela ne regarde point l'état de
l'affaire, je vous prie de m'en
dispenser par plusieurs raisons. Nous
vous supplions dis-je unanimement
de revenir à la charge, & de vou-
loir encore une fois employer vos
soins pour faire comprendre à leurs
Alteſſes & à Mr. le Comte Ca-
rassa, qu'il est si important qu'on
entre en Dauphiné cette Campa-
gne, en profitant de la foiblesse des
Places, de la bonne disposition en
laquelle les Peuples se trouvent,
& de la Conquête assurée de tout
le Pais, si l'on vient droit à Gre-
noble, que si l'on le néglige, je
presage qu'il ne restera aux Alliez
qu'un immortel déplaisir, de n'a-
voir pas passé outre, & pénétré
jusqu'au cœur de la France. Nous
avons écrit plusieurs lettres sur le
même

même sujet à Messieurs de Mon-
brun & de Montauban, en les
priant de vous les communiquer;
& suis,

Monfieur, vôtre &c.

Le Comte de Caraffa voyant que
Mr. de Schomberg venoit d'abord
au fait, & qu'il soutenoit son senti-
ment par de fortes preuves, & re-
marquant d'ailleurs que S. A. E. de
Baviere, Mr. le Duc de Savoye, le
Prince Eugene, le Duc de Leganes,
le Comte de Palfi & le Marquis de
Pianese qui étoient tous presens sem-
bloient en quelque façon lui vou-
loir applaudir, sortit sur le champ du
Conseil & se retira chez lui en pro-
testant qu'il vouloit demeurer fer-
me dans sa premiere resolution;
que le Conseil pouvoit resoudre ce
que bon lui sembleroit; que pour
lui il favoit ce qu'il avoit à faire, &
que les Troupes Imperiales dont il

avoit le commandement en Chef, ne feroient point d'autre mouvement que celui qu'il leur ordonneroit; qu'il savoit la volonté de l'Empereur, & qu'ainsi c'étoit inutilement perdre le temps que de l'employer à deliberer là-dessus.

Une maniere d'agir si peu attendue surprit extrêmement les autres Generaux. Mais le Comte de Schomberg en parut si sensiblement touché, qu'il ne fit point difficulté dès lors de s'en plaindre hautement, & même de témoigner dans la suite qu'il étoit si peu satisfait en Italie, qu'il avoit résolu de revenir en Hollande ou en Brandebourg, où il avoit cy-devant commandé les troupes de S. A. E. de B. Mr. le Duc de Baviere n'étoit pas non plus des moins chagrins, après avoir traversé toute l'Allemagne & l'Italie pour se rendre à grandes journées en Piémont où il étoit attendu avec impatience; Ce qu'il

fit

fit

fit

fit cependant malgré les accès d'une fièvre dont il eut bien de la peine à se defaire, sans conter mille autres fâcheuses incommodités qu'il ressentit pendant la longueur du Voyage. Et tout cela dans l'esperance de moissonner à son arrivée des Lauriers. Ce ne fut cependant rien moins que cela, & il fallut qu'il se contentât comme les autres de la seule idée qu'il s'étoit faite d'une Campagne glorieuse.

Le Duc de Savoye étoit celui qui perdoit le plus à toutes ces disputes, & à qui l'affaire touchoit de plus près; mais comme il n'a pas l'expérience des autres Generaux, il se voyoit dans l'impuissance d'opiner avec toute la chaleur, dont il auroit été convenable pour soutenir un sentiment aussi plausible & aussi desinteressé que le paroïssoit celui du Comte de Schomberg. D'ailleurs il n'avoit pas de la peine à y consentir, parce qu'il envisageoit

cette entreprise comme l'unique remede qui se presentoit d'incommoder son ennemi & de decharger ses pauvres Etats du fardeau insupportable des troupes Auxilliaires, qui triompheroient de joye, disoit-il; si elles se voyoient une fois postées dans le país ennemi pour y prendre les quartiers d'Hiver; ce qui est justement la maladie des Allemans. Mais la coupe d'anertume que le Comte Caraffa ne pouvoit avaler, étoit toute autre. Il voyoit chez les Princes d'Italie de la graisse abondamment. C'est un país decoulant de lait & de miel; au lieu que dans le Dauphiné il ne voyoit que de tristes deserts & des peuples déjà ruinés par la guerre, ce qui étoit plus que suffisant pour lui faire prendre une autre resolution.

Le Prince Eugene tomboit dans les sentimens du Duc son Cousin, & leurs Interêts étoient trop communs, pour n'être pas unis ensemble.

ble. Il ajoûtoit qu'il ne pouvoit concevoir que l'opiniatreté fut capable de produire de si grands desordres, & que les Princes étoient heureux quand ils étoient seuls les maitres, & les Armées victorieuses quand elles étoient commandées par un Chef; que depuis trois ans que la guerre a commencé en Italie, la Discorde avoit toute seule fait plus de mal que l'ennemi; puisqu'on voyoit que cette facheuse Déesse venoit troubler incessamment les plus importantes résolutions, & fournir de nouvelles semences de division & de dispute, qui naissoient souvent comme l'on dit d'un pied de mouche. Que si toutes ces contestations regnoient plus long-temps & qu'on s'amussât ainsi à passer des Campagnes entières à deliberer, & principalement le temps précieux qui étoit destiné à entrer en action, c'étoit là justement le jeu de la France, & ce qu'elle

qu'elle demandoit; afin que nous attirant insensiblement dans l'hyver, qui est la mere des negociations pour elle, elle eut une nouvelle matiere de crier à son ordinaire Victoire, par ce qu'elle est assurée de son coup, & qu'elle prend justement le temps de nôtre retraite & des quartiers d'hyver.

Le Duc de Leganes Gouverneur du Milannois avoit des sentimens tout-à-fait Espagnols, c'est-à-dire *piano, veremo*, & tout plein de confiance & de bonne volonté, il topoit à tout & étoit prêt à embrasser la premiere ou la seconde resolution, ou bien les deux ensemble si cela s'étoit pû faire & se fut accordé avec le bon sens. Mais comme le bon homme est un aussi grand genie, que l'étoit son Predecesseur, quoiqu'il semble avoir un peu plus de bonne volonté, & que la glorieuse Maison dont il est sorti lui serve d'exemple, il se

con-

contenta cependant de suivre la foule & la pluralité des voix, crainte de tomber dans quelque heresie, s'il avoit osé avancer de son crû, un troisiéme projet. Enfin la resolution prise d'entrer en France étoit la plus convenable pour lui & pour tous les autres Etats de l'Italie. Et si le Comte de Carrassa avoit par malheur voulu mordre à la pomme, c'en étoit fait. Mais comme je l'ai déjà insinué à V. M. je l'avois si bien enchainé avec des chênes dorées, qu'il se voyoit dans l'impuissance de faire un seul pas.

Le Comte Palfi bon Alleman aussi, mais brave d'ailleurs, & le Marquis de Pianese furent absolument du sentiment du Comte de Schomberg & ne peurent consentir à la negative qu'avec regret. La Negociation ayant donc été traversée par l'opiniatreté du Comte Carassa, ainsi que je le viens de représenter, il resta seul de son parti;

parti; mais comme il avoit de son côté toutes les Troupes Imperiales qui faisoient la principale force de leur Armée, il contraignit tous les autres Generaux malgré bongré qu'ils en eussent à subir la loi de ses sentimens; de maniere que ne pouvant faire autrement, ils resolurent enfin d'agir conjointement avec lui, & d'ouvrir la Campagne par le siege de Carmaniolle, dont ils se rendirent les maîtres après beaucoup de resistance, de la part des Troupes de V. M. qui combattirent en braves.

Après cette conquête on ne parla plus d'aucun projet pour le reste de la Campagne. Carrassa tenant fidelement la parole qu'il avoit si solennellement jurée, ne voulut plus entendre parler que de Quartiers d'Hiver, crainte de violer son ferment & de passer pour un parjure; ainsi mettant incessamment la main à l'œuvre, il commença à
trait-

ter des contributions avec les Princes d'Italie qui se trouvant plus en peine que s'ils avoient eu à leur porte une Armée ennemie, ne trouverent point de plus court parti à prendre, pour conserver la paix & le repos dans leurs Etats, qu'à consentir au payement des grandes sommes qu'on leur demandoit, plutôt que de voir leurs habitans exposés à l'insolence & à la fureur du Soldat qui étoit prêt de se jeter sur eux comme sur l'innocente Colombe. La R. de Genes & les Ducs de Mantouë & de Modene se souviendront long-temps de l'entrée des Allemans dans l'Italie, les autres Etats n'auront pas sujet non plus de l'oublier.

Mais pour abreger, puisque V. M. me l'ordonne, & que le temps de faire éclater ses desseins en cette Campagne s'aproche, j'ajouterais seulement à tout ce que je viens de dire concernant les affaires d'Italie, que

que je crus à propos comme je le fis savoir à V. M. de profiter de l'éloignement des Troupes Allemandes qui se trouvoient dispersées çà & là en divers Etats, & de faire le siege de Monmellian & assiéger par cette importante Forteresse les conquêtes dont il a plû à Dieu de vouloir benir vos armes dans la Savoye. J'entrepris donc ce siege dans un temps, où les rigueurs de la saison se faisant le plus sentir sans parler d'un grand nombre d'autres obstacles facheux, qui sembloient s'opposer à une si grande entreprise, je me vis plusieurs fois contraint de l'abandonner; mais comme V. M. m'avoit expressément ordonné de risquer tout, je la soumis enfin à son obéissance en moins de temps que je ne m'étois proposé.

Cattinat, répondés-moi, je vous prie, dit le Roi, sur ce que je vous demande. J'ai un grand dessein en
Flan-

Flandres que je pretens d'executer dans quelques semaines d'ici, & pour cet effet j'aurai besoin d'une Armée de cent cinquante mille hommes. Comme les Troupes que j'ai en Brabant & en Allemagne ne fussent pas pour faire ce nombre, pourrois-je bien disposer de quinze ou seize mille hommes des Troupes qui sont sous vôtre commandement en Savoye. Comme vous êtes celui de tous mes Généraux qui connoit mieux la Carte d'Italie, les desseins du Duc de Savoye, & le genie de la Nation Italienne, ayant voyagé en habit de Carme par tous ces Etats, selon l'ordre que je vous en avois donné, dans l'esperance que vous seriez un jour plus propre à me rendre des importants services de ce côté-là, & que c'est vous qui avés eu le soin de l'achat de la Ville de Casal, en ayant touché la somme dont j'avois convenu avec le Duc de Mantouë

toïe pour la lui payer. Repondés moi je vous prie me croyez-vous allés en seureté pour pouvoir retirer mes troupes, & pourrés-vous bien faire tête aux Allemans pendant cette Campagne si je vous laisse seulement une Armée de 9. mille hommes.

Sire, répondit Cattinat, vôte Province de Dauphiné qui étoit la plus exposée de vôte Royaume, & par où vos ennemis se sont si souvent flattés d'entrer à main Armée n'a plus rien à craindre depuis la prise de Monmellian. Cette place aussi bien que Pignerol, Suse & Nice du côté de la Provence sont plus que suffisantes pour les couvrir & mettre tout dans une profonde seureté.

Mais tournons la Medaille, dit S. M. si le Duc de Savoye profitant de vôte foiblesse & du peu de monde que vous aurés là, venoit à prendre tout à coup la resolution de forcer les passages & d'entrer dans mon
 Royau-

Royaume, & que conjointement avec Schomberg qui commande les Religionnaires & les Barbets, ils venoient à pénétrer dans le Dauphiné, & missent toute cette Province à contribution, car sans se flatter je crains les Barbets, & mes nouveaux convertis venant une fois à s'attrouper, & à les joindre, ils ne formassent une Armée formidable; car ils me tailleroient bien de la besogne, & pourroient avec le temps faire soulever cette Province qui n'est déjà que trop mal intentionnée, par ce que c'est celle de mon Royaume que j'ai toujours le moins menagé, & qui a été la plus foulée par les grands Impôts qu'elle me paye, & *novissimé* par le grand passage des gens de guerre & les quartiers d'hyver qui l'ont presque toute desolée. Que si une fois cette Barriere venoit à être forcée, mes ennemis pourroient du Dauphiné entrer dans les Lionnois, Forêts & Bau-

Baujollois, tout étant ouvert de ce côté-là, & me faire plus de mal dans une Campagne que je ne leur en ai fait depuis la guerre déclarée.

Sire répondit Cattinat foyés en repos la dessus; & que V. M. n'arrête pas pour cela le cours de ses grandes entreprises; j'aurai soin du Dauphiné, qu'elle m'en donne seulement la garde, comme elle a fait par le passé, & qu'elle se confie entièrement en moi. Mais dit le Roi vous pourriés bien vous tromper Cattinat? savés-vous bien que les hommes changent aussi bien que leurs sentimens, & qu'une telle résolution est bien-tôt prise.

Sire, répondit Cattinat, que V. M. ne s'allarme point, je lui engage ma parole en foi d'nonnête homme que ses ennemis n'entreprendront rien de ce côté là, & que la desunion sera toujours parmi eux la ruine de leurs entreprises.

Je

Je le souhaite fort, dit S. M., car si j'étois asseuré du contraire, j'aimerois mieux rester toute la Campagne sur la defensiva attendant l'Hyver pour former un siege, que de souffrir que mes Ennemis donnassent de ce côté-là la moindre atteinte à ma gloire, & qu'un Duc de Savoye que j'ai traité si devant comme un de mes Pages se glorifiât d'avoir campé aux portes de Grenoble, je crois que je mourrois de chagrin si cela venoit à mes oreilles; car quelle honte pour moi ne feroit-ce pas de recevoir la loi d'un Prince à qui je l'ai donnée pendant tout le cours de mon Règne.

Sire, répondit Cattinat, j'ajoute pour conclusion que V. M. n'a rien à apprehender de la part du Duc de Savoye, ni des Barbets. V. M. m'a donné avec le commandement de son Armée une clef d'orée qui a le secret d'ouvrir les cœurs, & com-

me la tête de Meduse de convertir les hommes en rochers & les rendre immobiles ; ainsi quand la peau du Lion me manquera, j'aurai toujours celle du Renard, & cela fera plus que suffisant pour arrêter toutes les entreprises des Savoyarts & des Allemans, si tant est qu'ils paroissent plus entreprenans que la Campagne passée. J'ajoute à toutes ces reflexions, qu'étant accoutumés à venir en Campagne, lorsque les Troupes de V. M. ont fait leur coup, si le besoin le requeroit, il seroit toujours assez temps de former une Armée des détachemens que l'on feroit pour s'opposer à tous leurs desseins. D'ailleurs je ménagerai si bien les neuf mille hommes que V. M. me doit laisser, & je ferai poster Messieurs de la Rai, de Bachevelliers, & de Vins qui couvriront la Provence si avantageusement que nous n'aurons rien à craindre.

me

F

Le

Le Roi s'étant suffisamment éclairci sur les affaires de Piémont, passa à celles de Catalogne, & dit en presence de Mr. de Cattinat, qu'il n'avoit pas jugé à propos d'appeller Mr. de Nouailles à ce Conseil de Guerre, parce que n'ayant eû à apprehender de la part des Espagnols que quelques foibles Rodomontades, & que le Duc de Vilharmosa leur Général ayant plus de soin de dire son Chapelet à gros grain qu'il porte pendu à la garde de son épée que des ruses de la Guerre, il avoit aussi fait choix d'un Général plus propre à régler les affaires de la Maison de feu la pauvre M^e. de Fontange dont il lui avoit donné le soin de son vivant, qu'à commander une Armée un peu considerable; Que lui ayant donné d'ailleurs le Gouvernement de Languedoc en dépôt & jusques à ce qu'un des trois jeunes Princes fut en âge de le remplir, il lui avoit aussi voulu donner

le commandement de l'Armée en Catalogne, tant à cause de la proximité du lieu, qu'au sujet des connoissances qu'il a de la langue & des manieres Espagnoles. Mais qu'il avoit si peu de monde en Catalogne, que cela ne valloit pas la peine d'en parler; que tout au plus on pouvoit faire fonds sur trois mille hommes de huit qu'il y en avoit, les cinq mille de reste, étant destinés pour y faire la Campagne, & agir contre les Miquelets.

Sa Majesté ajoûta, qu'il étoit vrai qu'elle avoit eu avis par la voye de ses Espions à la Cour d'Espagne, que le Roi Catholique faisoit armer une Flotte de 14. au 15. Vaisseaux de Guerre qui devoient être commandés conjointement avec les Galeres, par l'Amiral Papichini, pour croiser dans la Mediterranée, dès le moment que le Comte d'Etrées en feroit parti pour l'Océan, & que l'on feroit mine de vouloir tenter

ter

ter quelque chose sur les Côtes de Provence pour favoriser le Duc de Savoye. Mais qu'elle ajoûtoit si peu de foi à tous ces raisonnemens, qu'elle ne faisoit point difficulté de dire, que puis qu'ils n'avoient rien entrepris d'aprochant les deux dernières Campagnes, c'étoit une preuve de leur impuissance, & qu'elle n'avoit par consequent rien à apprehender de ce côté-là.

Des affaires de Catalogne S. M. vint à celles de l'Allemagne, & ordonna d'abord que Mr. de Cattinat fut sorti de sa Chambre, que l'on fit entrer le Maréchal de Lorges qui commande son Armée sur le Rhin; & lui dit, de Lorges, je vous prie dites-moi un mot de l'état auquel vous avés laissé mes Troupes?

Sire, répondit de Lorges, vôtre Armée sur le Rhin a beaucoup souffert par les maladies qui ont régné tout le cours de la Campagne, & même elle se trouve fort afoiblie

par la mort d'un bon nombre de braves Officiers & de Soldats, sans parler de la desertion qui a été toujours très grande, quelque remede qu'on y ait voulu apporter pour l'empêcher. Cependant par les soins que nous avons pris le Marquis d'Uxelles, Mr. de Melac & moi, l'Armée de V. M. se trouve à present dans un incomparablement meilleur état qu'elle n'a été. Nous lui avons donné de bons quartiers d'Hyver, ce qui a beaucoup contribué à son rafraichissement, & à faire cesser les maladies; ensuite de cela nous avons fait travailler avec beaucoup de chaleur & de succès à faire faire les recrues necessaires pour rendre les Regimens complets, & cela par le moyen de l'argent, que l'on peut considerer dans ce pais-là comme la matiere premiere & la cause seconde, ce qui fait qu'il est adoré parmi les Allemans, & que par son moyen V. M.

ne

ne manquera jamais de Soldats.

Le Roi voyant Mr. de Melac qui avoit suivi le Maréchal de Lorges, s'adressa à lui, & lui dit, Melac avez-vous apporté une liste des Villages que vous avez brûlé dans l'Allemagne, & particulièrement dans le Palatinat & le long du Rhin?

Melac répondit, Sire, je ne l'ai pas encore faite, mais si V. M. le souhaite, j'en dresserai une tout à l'heure.

S. M. lui répondit, vous me ferez plaisir, & vous aurez soin en même temps de marquer ceux qui restent à brûler.

Ensuite S. M. s'adressa au Marquis d'Uxelles qui avoit pareillement suivi le Duc de Lorges, & lui dit,

D'Uxelles, je ne suis pas tout-à-fait satisfait de la maniere dont vous vivés, & j'ai entendu bien de choses defavantageuses à votre reputation, car j'apprens tous les jours

que vous vous plongés dans les sales débauches du Duc de Vandôme ; quoique d'ailleurs je sois content de vos services, & que je vous en aye donné des marques suffisantes par la charge de Lieutenant Général, en memoire du siege de Mayence que vous défendites pendant sept semaines contre une Armée de cent mille hommes qui avoient à leur tête le Duc de Lorraine & tous les Electeurs de l'Empire.

Le Marquis d'Uxelles répondit, Sire, je vois bien que j'ai de grands ennemis en Cour ; mais je prie V. Maj. d'être persuadée que tous les faux bruits qui sont parvenus à ses oreilles, n'ont pris leur naissance que de la jalousie & de la mesintelligence de quelques Généraux ; que je nommerai en temps & lieu pour me disculper quand il plaira à V. M. de me l'ordonner.

S. M. répondit, le temps est trop court pour entrer dans une
sembla-

semblable discussion; des plus grandes affaires m'appellent en Flandres; ainsi je reserve à m'informer de toutes ces choses au retour de la Campagne.

Après quoi S. M. se tournant vers Mr. le Duc de Lorges, lui dit, de Lorges, je vous ai appelé pour assister dans ce Conseil de Guerre, pour vous manifester un grand dessein. J'ai resolu de marcher en Flandres à la tête d'une Armée de cent cinquante mille hommes, le temps presse & l'entreprise est importante, ainsi j'aurai besoin de toutes mes forces. J'ai déjà donné ordre pour faire venir tout ce que j'ai de Troupes réglées en Italie excepté neuf mille hommes, parce que selon le raport que me vient de faire Cattinat, je juge bien que mes ennemis n'entreprendront rien de ce côté-là. Outre cela j'ai fait savoir au Duc de Nouailles que ma volonté étoit qu'il fît un detache-

ment de trois milles hommes de ses meilleures troupes & qu'on les fit marcher à grandes journées, afin qu'elles se travaissent à point nommé au Rendé-vous. Il s'agit donc de favoir le nombre des troupes de mon Armée en Allemagne, le detachment que vous êtes en état de faire, & celles dont vous avés besoin pour couvrir mes conquêtes de ce côté-là.

Sire, répondit le Maréchal de Lorges, l'Armée de V. M. en Allemagne peut monter jusques à cinquante mille hommes en contant les Garnisons de Stratsbourg, de Philipsbourg & des autres Places; ainsi elle peut faire fonds sur un detachment de 20 ou 25 mille hommes, les autres 25 mille qui resteront seront destinés à la conservation du païs, dont je pourrai former en tout temps une Armée de 10. mille hommes, qui sera plus que suffisante pour observer les ennemis, & le reste sera distribué dans les gar-

garnisons des places les plus avancées.

Mais répondit S. M. les Alle-
mans ne pourroient-ils pas pendant
ce temps-là profiter de vôtre foi-
blesse & entreprendre le siege de
Philipsbourg ou Landau ou bien
Mont-Royal que le defunt Duc de
Lorraine regardoit comme la pucel-
le de toutes mes Fortereses & qu'il
vouloit avoir à quelque prix que ce
fut. Ou du moins ne pouroient-
ils pas faire quelque ravage confi-
derable dans le país, & m'obliger
par là à abandonner une grande en-
treprise à demi commencée. Com-
me je ne marche point inutilement
mais pour cueillir des Lauriers,
& que la Victoire me suit par tout
où je vai, j'aurois un chagrin in-
concevable, s'il m'arrivoit un re-
vers, & que cela se fît pour avoir
manqué de bonnes Intelligences.

Sire, repliqua le M. de Lorges, les
Allemands ne vont pas si vite en besoi-
gne, & V. M. leur fait faire dans ce

moment plus de Conquêtes, qu'ils n'en feront en trois Campagnes. Ils sont trop amis du repos & de la bonne chere pour quitter dans le Mois de May les quartiers d'hiver.

A propos de Lorges, dit S. M., comment vous êtes-vous gouverné la dernière Campagne qui étoit celle de 1691. Car j'apprens que leur Armée étoit forte.

Sire, répondit de Lorges, cette Campagne s'est passée comme les autres, c'est-à-dire en disputant le terrain. Mais comme l'Armée des Confederés commandée par le défunt Electeur de Saxe vint fort tard en Campagne, ce qui est le pêché originel des Allemans, celle de V. M. eut deux mois à l'avance le pais ennemi à sa discretion. Après avoir fait consumer les fourrages à droite & à gauche, comme j'avois ordre de V. M. de me tenir sur la defensive, je repassai le Rhin à l'arrivée de l'Armée ennemie. Le Duc
de

de Saxe fit mine de me suivre, mais comme il lui falloit plus d'attirail qu'à moi pour dresser un pont je fus de l'autre côté avant qu'il fut prêt & je pris les bons postes à l'avance. Le Marquis d'Uxelles faisoit de son côté avec un camp volant, toutes les marches & contre-marches nécessaires, tant pour couvrir les Places, que pour donner de fausses allarmes aux ennemis. Mr. de Melac fit l'ouverture de la Campagne par une trentaine de Villages qu'il brûla de fort bonne grace. Comme il est le plus habille incendiaire de l'Europe, il a sujet d'esperer un Baton de Maréchal pour recompense.

Mais, dit S. M. à quoi aboutirent donc les desseins de l'Electeur de Saxe.

Sire, répondit de Lorges, cét Electeur étoit un bon Prince, cheri du Dieu Mars, mais ami de la joye, des plaisirs & de la bonne chere,

chere, brave d'ailleurs comme l'épée qu'il portoit. Mais comme il n'étoit pas absolu dans l'Armée, & que j'avois le secret de les diviser, Je savois toujourns à l'avance par le moyen de mes espions & de mes Intelligences, toutes les resolutions prises dans leur Conseil; outre que je ne sache pas de Nation plus corruptible après la Brabançonne, à l'aspect du veau d'or tout s'humilie & se prosterne, St. Louis est un grand Saint en Allemagne aussi bien qu'en Flandre; je parle pour le particulier, car pour le general chaque peuple a ses *Scavola* qui aimeroient mieux mourir mille fois que de trahir leur Patrie.

Pour revenir à mon sujet la division commença & la maladie acheva de ruiner leur Armée, laquelle venant à manquer de vivres par le defect de Magazins se voyoit à la veille de tomber dans de grandes extremités. L'Electeur lui même

me

me s'étant ressenti en sa personne d'une partie des maux qui commençoient à affliger son Armée, sortit du Camp & se fit porter malade de la dissenterie à Francfort. Quelque temps après j'appris sa mort, ce qui fut la fin des expéditions de la Campagne des Allemans de l'année 1691.

Mais, répondit le Roi, cela ne tire pas à conséquence, & ne prouve pas qu'il en fera de même cette année. Les Allemans peuvent revenir à eux-mêmes, faire de justes réflexions & entrer dans leurs véritables Interêts; & comme ils ont un puissant éguillon qui est le Prince d'Orange; qu'ils ont d'ailleurs une Armée de 40. à 50. mille hommes, s'ils venoient tout à coup à passer le Rhin & à vous forcer, je suis persuadé que vous seriez dans un grand embarras, n'ayant que dix mille hommes à leur opposer. De sorte que venant à perdre une bataille,

taille, je perdrois le plus beau Fleuron de ma Couronne, & ma bonne fortune, qui m'a promis de ne me quitter qu'au tombeau, me dirait un éternel adieu. Outre cela le Turc mon Allié dont j'ai jusqu'ici tâché de relever les esperances, par la consideration des progrès que j'ai fait sur le Rhein me tourneroit le dos, & faisant sa paix separée avec l'Empereur nôtre ennemi commun, je me trouverois dans un tres mauvais pas.

Sire, répondit de Lorges, ne forgez pas des Monstres pour les combattre. La peinture que V. M. vient de faire de l'état present de l'Allemagne, n'est rien moins que cela. Pour en être pleinement persuadé, il n'y a qu'à reflexir sur ce qu'on a fait de ce côté-là depuis le commencement de la Guerre jusqu'à present. Trois Campagnes se sont passées sans qu'on ait gagné un seul pouce de terre sur V. M. & si
le

le defunct Duc de Lorraine, que l'on a pû appeller avec Justice le Turanne de l'Allemagne n'avoit par sa vigilance & par sa bravoure, excité & animé les Electeurs à prendre le frein aux dents, & à s'unir tous ensemble pour relever la gloire de l'Empire, travailler à sa conservation, & s'opposer aux violences de l'ennemi commun, c'en seroit fait. Aussi cette Campagne là qui étoit celle de 1689. on les a veu se tremousser, & prenant leur interêt à cœur, ils formerent le siege de Mayence, de Bon & de Keiferswert, donc ils se rendirent maitres. Mais ce grand Zele qui les avoit si fort animé, se rallentit peu à peu, & fut entierement éteint par la mort de celui qui l'avoit suscité. D'ailleurs si V. M. souhaitte d'avoir une preuve plus sensible de ce que ses ennemis sont en état d'entreprendre de ce côté-là; elle n'a qu'à suivre le cours du Rhein, en commençant

mençant par le Palatinat jusqu'à Cologne; & considerer l'état auquel la plûpart des Membres de l'Empire ont été reduits depuis la rupture de la Treve.

Commençons donc par le Palatinat; je ne pense pas que V. M. ait rien à craindre de ce côté-là, puis que ce n'est qu'un triste reste de ce qui a échapé à la fureur du Soldat & à la barbarie des Incendiaires, & par consequent plus digne de pitié & de compassion qu'à redouter. Quand à Mr. l'Electeur Palatin, c'est un brave Prince & qui seroit redoutable s'il avoit la force en main. Passons à Mr. l'Electeur de Mayence, celui-ci ne se mettra pas non plus à la tête de l'Armée Imperiale pour la commander, parce qu'oultre que ce n'est pas son fait, je suis persuadé qu'il seroit bien fâché d'avoir changé sa crosse pour le bâton de Maréchal, & il se doit longtemps resouvenir de l'Alliance de V. M. &

M.
l'ore
ce
terr
se,
il se
le f
liés
veu
par
tre
gé
gr
re
po
n'
N
l'
fo
l
n
p
c
p
e

M. & d'avoir un peu trop prêté
l'oreille aux Sirenes Françoises;
ce qui le fit devenir un Prince sans
terre, un Archevêque sans Dioce-
se, & un Pasteur sans troupeau; &
il seroit encore dans le même état si
le feu Duc de Lorraine & les Al-
liés n'eussent pris les armes en sa fa-
veur, pour lui faire recouvrer une
partie de ses biens, car pour l'au-
tre les fraix de la guerre l'ont man-
gé & ses Etats ont été dans une si
grande désolation, qu'ils ont enco-
re besoin du secours de l'Empereur
pour être conservés, ainsi V. M.
n'a rien à apprehender de ce côté-là.
Nous dirons aussi un mot de Mr.
l'Elect. de Treves, ce n'est pas non plus
son fait que la guerre, & son épée m'a
la mine de n'avoir jamais fait du
mal à personne. Cela n'empêche
pas qu'il ne soit un des braves Prin-
ces de l'Empire, mais aussi un des
plus malheureux par la désolation
entiere de ses Etats qui ont essuyé
le

le premier feu de la guerre & se sont vû exposés à l'insolence du Soldat, les murailles de sa Capitale ayant été rasées, le Château de sa résidence Canoné, & Coblens accablé sous une pluye de Bombes qu'on y jetta à diverses reprises.

Quand à l'Evêque de Munster il est si fort changé depuis les deux premières Campagnes que les Alliés n'ont pas sujet de faire fond sur lui, ni sur ses troupes, de sorte que V. M. n'a pas lieu non plus d'apprehender de sa part qu'il vienne troubler ses entreprises.

Pour ce qui regarde l'Electorat de Cologne on peut le mettre au nombre de ceux qui ont grandement souffert, ayant été le Theatre de la Guerre tout le temps que la dispute du Cardinal de Furstemberg entre le Prince Joseph Clement a demeuré indecise & qui n'a enfin été terminée que par la force des armes, ce qui a falli à bouleverser
cét

cet Etat & à le ruiner de fond en comble. De sorte que ce Diocèse aura besoin de plusieurs années de repos pour reparer ses forces perduës & recouvrer son ancienne liberté. Quoiqu'il en soit, le Prince Joseph Clement est brave & donne de grandes esperances, mais d'ailleurs trop jeune pour vouloir mesurer son épée avec celle de V. M., ainsi elle n'a pas lieu de craindre de ce côté-là.

Des bords du Rhin entrons un peu plus avant dans le país, & voyons s'il n'y auroit pas là quelque nouveau Cæsar qui voulut porter aussi loin la gloire de l'Allemagne, que le fit autrefois ce grand Capitaine celle des Romains; je veux dire un Prince un peu resolu, qui se vint mettre à la tête des Allemans, leur servir d'aiguillon & les animer par sa presence. Je ne vois que Mr. l'Electeur de Saxe qui vient de succeder à cet Electorat vacant par la
Mort

Mort de Mr. l'Electeur son Pere,
 & qui paroît être engagé à suivre
 les Interêts de Monfr. l'Electeur de
 Brandebourg par le moyen de l'al-
 liance de la Princesse d'Anspach sa
 Cousine qu'il vient d'épouser.
 Mais comme il est nouveau marié
 il fera bien aise de jouir pendant
 l'Eté des premieres douceurs du Ma-
 riage, en donnant cependant le
 commandement des Troupes à Mr.
 Schoning nôtre bon ami, si devant
 au service de l'Electeur de Brande-
 bourg, & à present heureusement
 reçu & accepté General des trou-
 pes de Saxe, de sorte que V. M.
 n'a rien à appréhender non plus de
 cet endroit là, une contremarche
 peut être d'un grand secours.

Mais, dit S. M. vous ne dites
 rien de Messieurs les Electeurs de
 Brandebourg & de Baviere, ni des
 Princes de la Maison d'Hanover,
 qui sont cependant le bras droit de
 toute l'Allemagne, & qui peuvent
 quand

quand bon leur semble former un parti capable de tenir en équilibre toute la puissance de l'Empereur, & des autres Princes de l'Empire moins puissants.

Site, répondit de Lorges, je ne pretens point parler de Messieurs les Electeurs de Brandebourg & de Baviere, & encore moins de la Maison d'Hanover; par ce que ces Princes prenant beaucoup plus de part à soutenir la Guerre de Flandres que celle de l'Allemagne, puis qu'ils ont la plûpart de leur troupes dans ce pais-là, & que selon mon jugement ils ont resolu cette Campagne de faire de grands efforts, je laisse le soin d'en parler à fonds à Mr.^e de Luxembourg, resolu de ne me mêler que des affaires du Rhein. Que si V. M. souhaite que j'en dise un mot en passant, je veux bien lui complaire, & ajouter à ce qui vient d'être dit des Princes de l'Empire, que pour

ce qui regarde Mr. le Duc de Baviere on ne doute point qu'il ne soit brave de sa Personne & peut-être un des plus grands Princes que l'Empire nous ait encore donné, en ayant donné de marques signalées en Hongrie, où il a fait pour son âge des actions dignes d'être mises en parallèle avec ce que les plus grands Capitaines ont fait de plus hardi & de plus glorieux; J'ajoute à tout cela que la Campagne de 1689. en laquelle ils commenda avec le defunct Electeur de Saxe l'Armée des Confederés sur le Rhin, Monseig. le Dauphin à qui V. M. avoit donné le commandement en chef de son Armée, eut toutes les peines du monde, & fût obligé de se servir de toutes les ruses de la guerre pour éviter un Combat; tandis que son beau frere le Duc de Baviere faisoit de son côté des grandes marches & forçoit tout ce qui s'opposoit à son passage pour en venir

aux

aux mains. Tant il est vrai que la haine devient de plus en plus irreconciliable lors qu'elle naît parmi des parens ou des amis.

Mais le manque de Generaux, par la mort des deux plus grands Capitaines du siècle Lorraine & Schomberg & les necessités pressantes où les Alliés se sont vûs, par le progrès que vos armes viennent de faire en Flandres, Savoye, Catalogne & sur le Rhein ont été cause qu'il alla commander en Italie, & de la en Flandre où il est actuellement. Il seroit seulement à souhaiter que S. A. E. usat d'un peu plus de circonspection dans le choix qu'elle fait de ses Domestiques, & principalement des Musiciens qui se glissent dans sa Chapelle en habit de Prêtre ou de Moine pour ne pas dire de Renard, rien que pour voir ce qui se passe & découvrir à ses ennemis les plus secretes entreprises; ce qui est le plus grand malheur

heur qui puisse arriver à un General, & qu'il doit tacher d'éviter comme une peste capable de corrompre tout ce qu'il fait, ruiner sa reputation, le rendre malheureux & faire échouer ses plus grands desseins. Mais c'est une maladie universelle chez tous les Alliés, & il y a tres peu de leur Generaux qui ayent encore trouvé le secret de s'en preseryer, & voilà justement le defaut de leur cuirasse, & par où V. M. leur porte jusques dans le cœur ses plus redoutables coups, & que tous les Generaux François regardent aujourdui comme la semence des Lauriers & des Victoires qu'ils moissonnent. V. M. peut conclure de tout ce que je viens de rapporter de Mr. l'Electeur de Baviere que ce Prince sera dorenavant si fort occupé ailleurs que je ne pense pas qu'on le voye plus à la Tête des Armées du Rhein.

Mais Mr. l'Electeur de Brandebourg,

bourg, dit S. M., ne pourroit-il pas y venir en personne, car à ce que j'apprens il doit faire la Campagne sans qu'on sache où il doit commander.

Sire, répondit de Lorge, je l'ai dit à V. M. & je le repête encore que toutes ces considerations n'arrêtent point le cours de vos entreprises. Mr. l'Electeur de Brandebourg a des Liaisons trop étroites avec le Prince d'Orange pour quitter le Brabant. Ces deux Princes sont inseparables & se tiendront toujours la main pour soutenir mutuellement leurs Interêts; il n'est pas necessaire que je m'étende la dessus, ni que j'aïlle chercher des preuves fort loin, la Catastrophe arrivée en Angleterre en fournit un exemple convainquant, & l'on peut dire que cet Electeur étoit le seul entre tous les Membres de l'Empire, à qui le Prince d'Orange avoit ouvert son cœur & fait confidence.

Aussi l'Electeur de son côté favori-
sa son dessein tant par ses troupes
que par le Maréchal de Schomberg
qu'il lui offrit de gayeté de cœur.

De même en Flandres depuis le
commencement de la guerre jusques
à present, & même pendant le temps
que le Prince d'Orange travailloit
en Irlande à la reduction de ce
Royaume l'Electeur a fait sa prin-
cipale étude d'agir conjointement
avec le Prince de Waldec, & on
ne l'a jamais vû remonter le Rhein
pour quitter le commandement de
ses troupes qui sont presque toutes
au service des Provinces Unies.
J'ajoute encore ici que je suis per-
suadé que V. M. a perdu beaucoup
en la mort du defunct Electeur son
pere, si on considere le libre ac-
cés, & la liberté qu'il donnoit à
vos Ministres, qui avoient par là
l'occasion d'entrer dans le Cabinet
de ce Prince pour y foüiller ses plus
secretes pensées; Mr. de Rebenak

le fait mieux que perlonne, mais presentement ce n'est plus cela. La mort de feu Madame l'Electrice en a aussi chassé une bonne partie de vos meilleures intelligences, de forte que pour les renouer dans cette Cour, il faudra implorer l'assistance de St. Louis, & rependre à la fourdine bon nombre de Pistoles, après quoi V. M. fera maitresse là comme elle l'est par tout ailleurs.

Mais, répondit S. M., à propos d'intelligence, je viens d'apprendre avec bien du regret & même avec quelque espece de chagrin que le pauvre General Schoning avoit été arrêté par ordre de l'Empereur & mené à Spielberg en Moravie où il est condamné à une prison perpetuelle. Cela me fache d'autant plus que je perds en lui une des plus fidelles correspondences que j'eusse dans toute l'Allemagne, & en un mot un second Furstemberg. Je n'oublierai jamais les obligations

que je lui ai, & le siege de Bonn qu'il trouva moyen de faire durer cinq Mois entiers après un Bombardement me fut d'un grand secours, pour amuser l'Electeur de Brandebourg toute une Campagne. Si le bon homme avoit été crû il seroit bien arrivé d'autres affaires.

Sire, V. M. ne manquera jamais d'Espions, pourvû qu'elle les récompense largement. L'argent a des charmes dont l'éclat éblouit, & fait tout entreprendre; & si vos ennemis avoient ce secret, V. M. ne conteroit pas tant de victoires ni de conquêtes. Mais leur épargne a plus servi à porter V. M. au période où elle est parvenue presentement, que ses grandes & nombreuses Armées. Un secret acheté vaut une bataille gagnée, & un Gouverneur corrompu vaut la conquête d'une importante Ville. Aussi je lui conseille de se tenir toujours au tronc de l'arbre, en suivant pas

à

à pas les traces de Richelieu & de Mazarin qui l'ont si dignement instruite, en lui traçant les moyens de venir à bout de toutes ses entreprises, & parvenir enfin à la Monarchie universelle comme au centre de tous ses glorieux Travaux.

A propos de Monarchie, répondit S. M. dites encore ce que vous pensez des Princes de la Maison de Hanovre, & finissons à parler des affaires de l'Allemagne par le Chef de l'Empire.

Pour ce qui regarde, dit de Lor- ges, les Princes de la Maison de Hanover V. M. n'a pas eu jusqu'à présent sujet de se plaindre de leurs hostilités. Ils aiment trop la tranquillité, pour apprehender qu'ils se viennent mettre à la tête des Alle- mans, passent le Rhin tête baissée, & pour la gloire de la nation ris- quent un combat. Pour ce qui est de leur troupes qui sont les plus bel- les de l'Europe, le Prince d'Oran-

ge a trouvé le moyen de les engager à son service, en faisant agréer à l'Empereur que le Duc aîné de la Maison augmenteroit le nombre des Electeurs, & qu'il seroit receu dans le College Electoral. Ce qui marque que le Prince d'Orange est regardé presentement comme l'astre qui domine dans le monde, qu'il n'a qu'à souhaiter pour obtenir. Prerogatives d'un Prince qui est parvenu sans y penser à la Monarchie Universelle, à laquelle V. M. aspire depuis tant d'années, & pour laquelle elle à impitoyablement tant fait rependre de sang, bouleversé tant d'Etats, & de Provinces, & ruiné tant de peuples, tandis que ce Prince y arrive par un chemin de lis & de roses & en gagnant l'amitié des peuples qui le regardent déjà comme leur Libérateur & un autre Josué prêt à arrêter le * soleil au milieu de sa course.

J'ou-
* *Le Roy de France.*

J'oubliois de vous dire, répondit S. M., que mon Agent Bidal m'a fait savoir que le Landgrave de Hesse-Cassel, & le Marcgrave de Bareith doivent commander l'Armée des Confederés sur le Rhin; ainsi vous aurés besoin de beaucoup de menagement; je vous recommande sur tout d'éviter un Combat.

Sire, dit de Lorges, dormés en repos la dessus, s'ils sont deux j'ai le secret en main de les diviser, & je me promets par avance avec mon peu de monde une Campagne glorieuse.

Mais, dit S. M., connoissés-vous bien le Landgrave de Hesse-Cassel, savés-vous bien que lui & le Prince d'Orange sont deux têtes dans un bonnet, qu'il est brave de sa personne, & qu'il est à aprehender.

Sire, répondit de Lorges, oui s'il étoit seul, mais il suffit qu'ils feront deux à commander & par

consequent deux têtes, dont chacune aura ses Conseillers, soyés persuadé que j'en viendrai à bout, *alios vidimus ventos, dit Virg.* Nous avons vû d'autres Orages & d'autres tempêtes; & ce n'est pas d'aujourd'hui que nous combattons contre deux Chefs. On ne voit point la prudence & la sagesse divisée & partagée dans toutes les parties du corps humain, mais elle reside & a son principal siege dans le Cerveau de l'homme. Un corps qui auroit deux ames seroit privé de cette agreable harmonie qui produit la santé & qui fait agir avec ordre toutes les parties qui le composent. Il en est de même d'une Armée, qui est commandée par deux Generaux. Il est impossible qu'elle soit à l'abri de la division, ce qui est plus pernicious que la perte des batailles.

Au reste de Lorges, dit S. M. si l'Empereur Leopold excité par mon exem-

exemple où à l'imitation des Em-
pereurs Romains ses Predecesseurs,
prennoit sur le champ la resolution
de venir lui même à la tête de son
Armée sur le Rhein pour la gou-
verner & voir ce qui s'y passe, il
faut avouer qu'à ce coup je serois
embarrassé, & que vous ne le se-
riés pas moins que moi, par ce que
je suis persuadé que la presence d'un
Prince qui se montre & s'expose au
peril à la veüe de ses Soldats & de ses
Generaux est un puissant exemple. Si
l'Empereur Ottoman mon Allié,
m'avoit voulu croire, & qu'il eut
prêté l'oreille à mon Ambassadeur le
Baron de Château-neuf, il seroit ve-
nu en personne se mettre à la tête
de ses Armées en Hongrie. Je ne
doute point qu'il n'eut par là con-
servé toutes ses conquêtes, porté la
terreur pour la seconde fois aux
portes de Vienne, & sauvé bien des
batailles perduës par la faute de ses
Vifirs.

Sire, répondit le Duc de Lorges, l'Empereur Leopold & son neveu Charles II. Roi d'Espagne ne sont point ambitieux comme V. M. Ce sont deux bons Princes qui ne cherchent que le repos & la paix, & fuyent les cruautés de la guerre. Et si V. M. ne les avoit contraint de prendre les armes pour soutenir leurs intérêts & ceux de toute l'Europe ils ne se mettroient point en peine d'aller aujourd'hui cueillir des Lauriers dans le Champ de Mars; ce Dieu ne simpatise point avec ces Princes, Apollon a bien d'autres attrait, & le Mont-Parnasse d'autres enchantemens. Autrefois Orphée, par la douceur des instrumens attiroit à soi toutes les bêtes, & mêmes les creatures insensibles, les Rochers, & les bois ne s'en pouvoient defendre. Il est vrai que si Charlemagne, Charles-quin & Philippe second revenoient de l'autre monde, ils auroient sans dou-

doute ce reproche à leur faire. Mais chaque Prince a ses passions, ses inclinations & ses foibleſſes. V. M. aime la Guerre, le defunt Charles II. Roi d'Angleterre aimoit le beau ſexe, & V. M. avoit ſoin de lui faire preſent de Maîtrefſes. L'Empereur Romain aime la ſymphonie, faites lui preſent de Muſiciens, qui ayent ſoin de vous informer de tout ce qui ſe paſſe à la Cour de Vienne. J'apprens auſſi Sire que les Electeurs d'aujourd'hui pour la plûpart, étudient les inclinations de leur Prince & tachent de l'imiter en toutes choſes, ce qui fait qu'ils ſont preſque tous amateurs de la Muſique. Ainſi il ne reſte plus à V. M. qu'à faire proviſion de bons Muſiciens (le Brabant ſur tout en abondev) & les envoyer dans toutes les Cours de l'Allemagne, & elle aura un Souverain remede en main pour ſavoir tout & découvrir tout.

Ce que je viens de dire me fount
 nit encore une pensée qui est qu'il
 ne faut pas s'étonner (comme di-
 soit autrefois fort judicieusement un
 politique Espagnol) que V. M. ait
 surpassé les Henri IV. les Louis
 XIII. & en un mot tous ses Devan-
 ciers, par un grand nombre d'é-
 venemens arrivés pendant son Re-
 gne; & que l'on attribue unique-
 ment à la sagesse, & à la bonne
 Fortune de V. M. puisque nous
 voyons que l'imbecillité des Prin-
 ces qui ont regné de son temps,
 y a autant & même plus contribué.
 Si elle avoit eu pour Competiteurs
 des Reines Elisabeths, des Gusta-
 ves Adolphe & des Charlequint,
 qui lui eussent disputé le terrain;
 comme elle a eu un Charles II. &
 un Jaques II. Rois d'Angleterre,
 un Empereur Leopold & un Char-
 les II. Roi des Espagnes, qui lui
 ont laissé tout entreprendre, je suis
 persuadé qu'elle n'auroit pas tant
 rem-

remporté de victoires. Mais c'est là le sort malheureux des Etats; l'abaissement des uns fait l'élevation des autres. Je dis même plus; s'il étoit arrivé, par une espece de fatalité, pour ainsi dire, que le Prince d'Orange ne se fût pas rencontré dans votre Regne, & même que s'y étant rencontré, il n'eut pas été animé d'un autre Zele que le reste des Princes de l'Europe, pour la defense de leurs Etats, & la conservation de leurs libertés, il y a long-temps que tout auroit plié sous le poids de vos armes, & que V. M. auroit mis la dernière main à son grand œuvre de la Monarchie Universelle.

Mais, dit S. M. qu'apprenés-vous des negociations de la Paix entre les deux Empires; le Chevalier Harbort Envoyé du Prince d'Orange a-t-il été bien receu auprès du Grand Visir? Je sai que l'entrevue se devoit faire à Bellegrade, qu'en
ayés

avés-vous appris ? & quels sont vos sentimens là-dessus ? Croyés-vous qu'il reussiste mieux que n'ont fait si devant le Pensionnaire Hop & le Chevalier Hussein.

Sire, répondit de Lorges, je fais de bonne part que le Grand Seigneur souhaite la paix, & que le peuple la veut avoir à quelque prix que ce soit, de sorte que V. M. n'a plus de temps à perdre, & il ne faut qu'un moment pour la conclure, & reconcilier ces deux Puissances. Les Sirenes Françoises qui sont à la Cour du Grand Seigneur commencent à perdre un peu le charme de leur chant & de leur melodie, aussi bien que leur credit. Les Louis d'or sont déjà si fort décriés à Constantinople que personne n'en veut plus. Je conseille donc à V. M. de pousser ses grands desseins, le temps presse, prevenés vos ennemis en Campagne; V. M. étant à la tête d'une Armée florissante peut aller fon-

fondre où bon lui semble, & emporter une des plus fortes places de l'Europe. Je lui conseille encore de faire ses derniers efforts, pour parvenir à la Paix & pour empêcher la conclusion de la Trêve entre les deux Empereurs; & si l'argent n'est pas capable de la détourner d'employer encore de remèdes plus Souverains, les secrets de la * Brinvilliers entre les mains d'un Cuisinier François sont inmanquables.

D'abord que le Maréchal de Lorges, fut sorti de la Chambre le Roi ordonna qu'on fit entrer le Comte de Tourville & Jean Barts.

Tourville dit S. M. j'ai deux grands desseins en main, & je vous ai choisi pour en executer un tandis que je pretens executer l'autre à la tête d'une Armée de cent cinquante mille hommes. Il n'y a point de temps à perdre, l'occasion est présente

* *Harbort enpoisonné.*

sante & la resolution en est prise. Premièrement je me propose de re- tablir le Roi Jaques sur le Trône d'Angleterre, & en second lieu de contraindre mes ennemis, qui s'é- toient flatté d'arrêter le cours de mes conquêtes, à demander la paix.

Sire, dit Tourville, rien n'est impossible à V. M. Elle a une Flotte formidable qui la rend maî- tresse de la Mer, & qui oblige ses Ennemis à lui ceder cet Empire, pour lequel tant de Nations ont versé leur sang. Les Anglois & les Hollandois se sont vanté jusques à present de le posséder, mais le glo- rieux Combat de 1690. en a deci- dé à l'avantage de V. M. de sorte qu'elle est en état d'entreprendre tout ce qu'elle voudra de ce côté là. Par terre V. M. n'est pas moins redoutable, elle a de grandes & bel- les Armées toujours prêtes à l'ex- ecution de ses vastes entreprises, Et- le a d'habilles Généraux pour les

com-

commander, qui ne travaillent que pour la gloire de leur Prince; & qui plus est elle a la pierre Philosophale en main, c'est-à-dire, le secret de tirer de ses sujets l'argent qu'elle veut, ce qui la rend formidable à toute l'Europe & la rendra toujours triomphante.

Il ne s'agit pas de cela, dit S. M, je sai bien que je suis redoutable à mes ennemis; mais par terre j'ai plus de sujet de me confier à la bonne fortune de mes armes que par mer. Les Anglois & Hollandois me paroissent encore à apprehender, si l'intelligence venoit une fois à régner entre eux.

Sire, dit Tourville, si V. M. prend la peine de parcourir l'Histoire de son règne, elle y verra plusieurs victoires que ses Amiraux ont remporté sur les Hollandois, qui sont encore bien aussi à craindre que les Anglois; parce qu'outre qu'ils ont pour methode de se faire

faire

faire sauter plutôt que de se soumettre, ils se bâtent d'ailleurs en desespérés. Quoiqu'il en soit il y a eu plusieurs Combats pendant ce Règne dont les principaux ont été celui de Tabago, où le Maréchal d'Estrées coula à fonds presque toute la Flotte Hollandoise; il y en a eû encore plusieurs autres que Mr. du Quesne donna sur les côtés de Sicile, dans l'un desquels le fameux Ruyter Amiral de Hollande fut tué, ce qui fut une perte très sensible & irreparable pour cette Republique, & dont elle s'est ressentie bien des années après. Dans un autre Combat toute la Flotte ennemie fut brûlée sous le Canon de Palerme.

Mais, dit S. M., tous ces temps-là sont passés, & l'expérience m'a fait voir en l'année 1690. lorsque vous combatîtes contre les Hollandois, qui n'étoient en tout que 24. gros Vaisseaux de Guerre, au lieu
que

que vous en aviés 85. que vous eûtés cependant bien de la peine avec ce grand nombre à vous tirer d'affaire; & je ne sai si ma Flotte n'en fut pas plus endomagée que la leur; Puisque vous ne remportates point d'autre marque de victoire, que celle d'avoir ramené à Brest mes Vaisseaux bien delabrés sans avoir pris sur les ennemis une mechante Chaloupe.

Sire, dit Tourville, j'avoüe à V. M. que ma surprise fut grande de voir un si petit nombre resister & combattre contre une Flotte qu'on avoit lieu de prendre pour l'invincible, & je doute fort si celle de Philippes II. qui fut ainsi nommée lorsqu'elle alloit à la conquête des trois Royaumes, étoit aussi belle, aussi formidable, & aussi nombreuse en gros Vaisseaux de Guerre. Quoiqu'il en soit Sire, généralement toute la Flotte de V. M. combatit contre ce petit nombre. Mr. de

de Gabaret faillit à être emporté d'un boulet de Canon, & eut plus de 200. morts dans son bord. Mr. de Nesmond fit des merveilles, mais son Vaisseau étoit si percé de coups, que nous eûmes bien de la peine à le ramener. Mr. le Comte d'Estrées fut blessé à la jambe d'un éclat, & eut un grand nombre de tués & de blessés dans son bord. Le Marquis de la Porte n'en fut pas quitte à meilleur marché que le Comte d'Estrées, & son Vaisseau fut grandement endommagé. Le Marquis de Villette fut obligé de changer de Vaisseau, tant il avoit été percé de coups; il eut plus de la moitié de son équipage tué sans conter les blessés. Enfin, Sire, ce que je raporte ici à V. M. n'est qu'un abrégé des pertes que nous fîmes, & je me contente de parler des Contre-Admiraux & des Chefs d'Esquadre, passant sous silence un grand nombre d'Officiers de Vaisseaux

sea
au
re
cô
vo
co
pro
Esp
len
ma
pu
po
45
jo
ni
te
un
vo
ba
pr
gl
me
vic

seaux moins considerables. Mais au reste, Sire, V. M. eut la gloire du Combat & la victoire de son côté.

Mais ce n'est pas le tout, dit S. M. vous aurés un plus fort ennemi à combattre cette Campagne que la précédente, si j'en dois croire mes Espions en Hollande, & principalement à Amsterdam, qui m'ont marqué positivement que cette République a resolu de mettre en Mer pour sa quote part une Flotte de 45. gros Vaisseaux, ce qui étant joint aux 50. que les Anglois fourniront fera une Flotte très puissante; ainsi j'ai lieu de presager tout un autre événement, & s'il arrivoit par malheur que vous fussiés batu, vous ruineriés mes entreprises.

Sire, dit Tourville, si les Anglois sont simples spectateurs comme il y a toute apparence, j'ai la victoire dans ma poche.

Mais

Mais savés-vous bien, dit S. M., que les Hollandois seuls seront presque aussi forts en nombre que vous le serés.

Sire, n'importe, dit Tourville, l'Armée Navale de V. M. est actuellement de 44. gros Vaisseaux sans conter les six qui sont encore à Dunkerque, & les 14. que le Comte d'Estrées enmene de Toulon, lesquels étant joints ensemble feront une Flotte plus que suffisante pour battre les Ennemis, quand même les deux Nations combatroient à qui mieux mieux. Je suppose même d'avantage, que s'il arrivoit par un cas impreveu, ou par les Vents contraires, que Mr. d'Estrées ne fut pas en état de me joindre, Sire, je m'engage au peril de ma vie de les aller attaquer avec les 44 qui composent le gros de la Flotte & qui plus est d'en revenir glorieux & triomphant.

Tourville, dit S. M., prenés garde,

garde, qui conte sans son Ennemi
conte deux fois. Mazarin m'a tou-
jours dit dans mon bas âge que la
prevoyance & la sagesse faisoient le
premier degré de la fortune des
Grands, & qu'un Prince qui ne
prevoyoit pas les malheurs qui lui
pouvoient arriver n'est pas digne de
régner. Aussi, je me suis toujours
si fort attaché à suivre les maximes
du bon homme, que je n'ai jamais
rien voulu risquer, & je m'en suis
fort bien trouvé. De sorte que
j'ai ordonné à tous mes Géné-
raux sous peine de la vie de ne
point hazarder de bataille, à moins
qu'ils ne fussent assurés de la victoi-
re.

Pour abreger donc, Tourville,
puisque vous vous sentés assez de
courage, voici l'ordre que vous
tiendrés en attaquant mes Ennemis.

Ayant rengé ma Flotte en Batail-
le vous irés droit à eux, & vous
vous posterés à l'oposite & en pre-

H

sen-

sence des Anglois ; après avoir ar-
 boré pavillon rouge, vous saluerés
 l'Amiral Russel fort civilement par
 deux bordées de Canon, simple-
 ment avec de la poudre, & sans
 balle ; après ce salve & un moment
 après vous ferés signe à toute ma
 Flotte d'en faire de même, & cela
 avec de la poudre, en vous imit-
 tant ; cette ceremonie étant faite,
 vous connoitrés d'abord si l'Ami-
 ral Russel branle au manche ; Car
 si j'en dois croire le Roi Jaques la
 victoire est à nous, & à ce signal
 tous les Anglois se doivent ranger
 de mon côté & vous joindre. Ce
 Prelude étant joué vous ferés faire
 demi tour à gauche, & vous vous
 irés poster droit en presence des
 Hollandois, que vous ferés atta-
 quer vigoureusement par toute ma
 Flotte ; & comme après la jonction
 de la Flotte Angloise, vous ferés
 plus fort de la moitié qu'eux ; je
 me flatte déjà par avance, que vous
 rem-

remporтерés une des plus signalées victoires qui se soit encore remportée. Je vous recommande sur tout d'être inexorable & de foudroyer sans pitié & sans miséricorde mes ennemis, les exterminer, & faire en sorte qu'il n'en échape pas un. Tourville, souvenés-vous du Combat de 1690. & que cela ne vous arrive plus de laisser retirer les Hollandois sans leur prendre une malheureuse barque. Tandis que vous en serés aux mains le Roi Jaques se tiendra sur la côte pour juger des coups en attendant l'évenement, & la descente en Angleterre suivra immédiatement après, & tout cela sans perdre de temps.

Le Roi demanda Jean Barts qui s'étoit retiré à quartier. Jean Barts voyant que S. M. souhaittoit de lui parler, répondit, Sire, me voici.

Jean Barts, dit S. M., comment vont les prises, faites-vous beaucoup de captures sur les

Anglois & sur les Hollandois, car selon ce que j'apprens ces deux Nations vous redoutent.

Sire, répondit Jean Barts, j'ai resolu sous le bon plaisir de V. M. de porter la Piraterie Françoise à un si haut degré que tous les Capres de France auront lieu de m'appeller leur pere, leur patron, & leur restaurateur, & finalement après ma mort ceux de S. Malo & de Dunquerque me canoniseront en memoire de mes grandes actions, & mon nom placé dans le Calendrier sera nommé *la fête de Jean Barts St. Voleur*. Enfin j'espere avec l'aide du tout puissant d'effacer bientôt par mes ruses & mes bonnes prises tout ce qu'ont fait si devant de plus hardi les Mezomorte & ceux de Tripoli.

Mais, répondit S. M., s'il arrivoit que vous tombassiez entre les mains de vos ennemis, je suis persuadé qu'ils vous feroient mal passer vôtre temps.

Sire,

Sire, dit Jean Barts, je n'ap-
prehende rien tant que les Capres
Zelandois si devant mes confreres
& à present mes mortels ennemis.
Parce qu'ils sont si enragés de
ce que j'ai trahi ma Patrie & leur
parti pour embrasser celui de V. M.
qu'ils nomment en leur langue *Vre-
de Brecker*, Infracteur de la Paix,
qu'ils ne me le pardonneront jamais;
outre cela ils ne sauroient souffrir
que je les surpasse en malice, & que
j'enseigne aux François leur art dont
ils sont jaloux jusqu'à la mort.

20 Jean Barts, dit S. M. ce n'est
pas le tout, j'ai deux grands des-
seins en main l'un en Flandres &
l'autre en Angleterre, & je me vois
à la veille de l'exécution, & pour
les faire reüssir, j'aurai besoin de
toutes mes forces par Mer & par
terre, aussi est-ce pour cela que j'ai
assemblé tous mes Generaux pour
prendre leurs avis, & conduire cet-
te entreprise, avec toute la pruden-

ce imaginable. Mon dessein est donc d'aller en Flandres à la tête d'une Armée de cent cinquante mille hommes, & de former le siege de la plus forte Place de l'Europe, tandis que je serai attaché à l'exécution, il faut que vous assembliez tous mes Capres & en formiez une Flotte dont je vous fais dès à present Amiral, en consideration de vos bons services, & vous agirés d'un côté, tandis que le Comte de Tourville agira de l'autre, selon les ordres que je lui en ai donné, & vous ferés vos mouvemens & vos courses avec vôtre camp volant écumeur, étant bien de concert & d'intelligence avec Tourville; au reste je vous recommande le secret.

D'abord que le Comte de Tourville & Jean Barts furent sortis, S. M. ordonna qu'on lui fit venir Mr. de Pomponne.

Pomponne, dit le Roi, je vous recommande mon Royaume, je suis

suis à la veille de mon départ, les résolutions sont prises, & je me dois trouver en Flandres à la tête d'une Armée de cent cinquante mille hommes; ainsi je vous laisserai les rênes du Gouvernement pendant mon absence, vous êtes le plus sage de mes Ministres, & après la mort du pauvre Louvois, je n'aurois sù faire choix d'un plus digne sujet que vous: le Pere la Chaise mon Confesseur n'en étoit pas content, & les vieilles querelles que ces bons Peres ont eû, avec votre Oncle M. Arnaud leur roulent encore dans la tête.

Sire, dit Pomponne, le Jansénisme fleurira toujours dans votre Royaume en depit des R. P. de la Société & de leur entêtement; je sai te que j'ai souffert de leur part, ayant essuyé plusieurs orages qui m'a-voient fait resoudre à un exil volontaire, en me retirant à la Campagne pour y être à couvert de leur

persecution & de leur rage. Mr. de Louvois n'étoit pas non plus de mes meilleurs amis, il avoit trop de liaison avec le P. la Chaise, pour ne pas joindre leurs forces ensemble, & me battre en ruine de toute parts; mais sans aller remuer la cendre des Morts, je me rejouis de voir mon innocence applaudie par la confiance que V. M. veut bien avoir en moi concernant les affaires de son Royaume.

Comme vous avés été, dit S. M., en Ambassade en Hollande, & que vous connoissés parfaitement le genie & les interêts de cette Republique, je n'ai qu'un mot à vous dire, pour vous faire d'abord comprendre quel est mon but, en allant à la tête mes Armées; c'est un coup de partie, & l'unique pour parvenir à la paix; Luxembourg me la fait voir clair comme le jour.

Sire, dit Pomponne, il est temps que V. M. borne son ambition, & qu'elle

qu'elle soulage ses peuples; tout le Royaume est accablé, & gemit sous le pefant fardeau des Impôts & des subfides; mais auffi V. M. fe doit menager; il est dangereux pour un fi grand Prince de fe trop exposer. Si la prefence de V. M. est neceffaire à fes Armées, elle ne l'est pas moins dans fon Royaume, où elle foutient fa puiffance & fa fouveraineté, & diffipe les conjurations des mecontens; ce qui entretient le bonheur parmi fes peuples, & conferve l'harmonie qui est neceffaire entre celui qui commande, & ceux qui obeiffent. Nous avons experimenté dans tous les fiecles paffés, que les Rois qui ont demeuré dans le Cabinet ont executé de plus grandes chofes, que n'ont fait ceux que l'ambition & le defir infatiable ont porté jufques aux extremités du monde. Charles V. & Louis XI. en France ont fait de plus grands exploits, fans fortir de leur

H 5 Palais,

Palais, que ne firent Louis le jeune & Philippes Auguste en passant les mers, & en portant leurs armes dans l'Afrique; nous nous ressentons encore du mal qui a été causé à la France, par la prison de St. Louis, du Roi Jean, & de François premier. Sire ce sont là des blessures à l'Etat, & des pertes irreparables quand elles arrivent.

Pomponne, dit S. M., la resolution en est prise, & la pierre en est jetée; cette Campagne ne sera pas plus dangereuse pour ma personne, que celle de Mons l'a été, & tant d'autres que j'ai fait pendant mon Regne; la Fortune me cherit trop, pour m'abandonner dans une si belle carriere. Un Roi n'est jamais grand, ni illustre, qu'il n'ait porté ses armes chés les Etrangers pour leur en faire reconnoître la force, & leur faire sentir la douceur & l'équité de ses commendemens. J'ai eu toute ma vie de l'aversion, pour

pour ces Rois faineans de la premiere Race, qui ne gouvernoient pas leurs Etats, mais se laissoient gouverner eux-mêmes par les Maires; rien n'est plus pernicieux à un Prince que la moleste & le trop grand repos. Neron dont les premieres Années ont été si admirables & si éclatantes, en ternit le lustre, par ses debauches & par sa cruauté, qui ne furent que les fatales suites de l'oïveté.

Sire, répondit Pomponne, si V. M. la ainsi conclu, & qu'elle le juge à propos, pour l'acheminement à la Paix, je lui souhaite toute prospérité, & une Campagne heureuse.

Le temps de mon depart s'approche, dit S. M.; je vous recommande sur tout d'avoir l'œil sur les nouveaux Catoliques, que je regarde dans mon absence, comme mes plus redoutables ennemis. Vous savez les soins que j'ai pris, pour

les ramener au giron de l'Eglise, & les voyes dont il m'a fallu servir, pour arracher cette maudite yvroye qui s'étoit mêlée dans le bon grain.

Sire, répondit Pomponne, je ne fai si V. M. a eu toutes les raisons du monde de les livrer ainsi impitoyablement au ressentiment de leurs ennemis; j'ai senti en mon particulier une partie de leurs maux, & le P. la Chaize ne m'a pas fait plus de quartier qu'à eux. Vos illustres Predecesseurs, témoin le Grand pere de V. M. Henri IV. n'étoit parvenu à la Couronne que par leur secours. Ils lui rendirent de si grands services, lors qu'il se voyoit accablé par les Catholiques, qui avoient fait un parti considerable appellé la Ligue, qu'il auroit indubitablement succombé sans leur assistance; aussi en memoire de leur fidelité, il leur accorda l'Edit de Nantes. De sorte que

que V. M. doit considerer que si elle a aujourdui la Couronne sur la tête, comme digne successeur du Grand Henri, elle ne leur en est pas moins redevable que son ayeul.

Pomponne, dit S. M., parlons d'autre chose. Il suffit de vous dire que mon Conseil de conscience, l'ayant ainsi ordonné, il n'étoit plus en mon pouvoir de m'y opposer. Enfin je parts, je vous recommande sur tout mon Royaume, & mes nouveaux convertis; je vous recommande la Reine de la Grand Bretagne, le Prince de Galles, & l'Infante d'Angleterre, visitez les souvent & consolés les dans leur disgrace; dites-leur de ma part, que je vai où la gloire m'appelle, moissonner des Lauriers, & mettre la dernière main à leur rétablissement. Je vous recommande encore mon fils le Dauphin, ayés soin sur tout de lui représenter le tort qu'il fait à sa reputation, d'aimer

plus les plaisirs de Diane & de la
 Chasse du Loup, que les nobles
 Travaux de Mars. Je vous recom-
 mande encore les trois jeunes Prin-
 ces, mes petits fils entretenés les
 sur tout des belles actions de leur
 grand Papa; je vous recommande
 principalement l'ainé, le Duc de
 Bourgogne, que j'ai coûtume de
 nommer le Prince de Condé, par-
 ce qu'effectivement on voit renai-
 tre en lui toutes les belles qualités
 de ce grand Prince. Je vous re-
 commande enfin toutes les intelli-
 gences que j'ai dans les Cours étran-
 geres, ayés en soin, recevés les let-
 tres qu'on m'écrira, & faites te-
 nir les sommes destinées aux pen-
 sions que je leur paye. Je vous
 recommande encore fort soigneuse-
 ment mes Finances, assistés Pont-
 chartrain, de vos bons avis, &
 pretés lui la main en travaillant con-
 jointement à un fonds pour la Cam-
 pagne prochaine. L'argent est le

nerf

nerf de la Guerre, sans lui je serois un Roi sans puissance, & tous mes grands desseins s'en iroient en fumée.

Sire, dit Pomponne, on raporte de Dagobert, qu'il fût si juste & si liberal envers les Eglises, qu'il fit couvrir d'argent l'Eglise de St. Denis. Mais V. M. fait de l'argent un autre usage, elle a une pieté & une Justice bien differente, de ce Prince. Elle imite plutôt celui qui trouvant les douze Apôtres d'argent massif dans une Eglise, les fit tirer de l'Autel, & en ayant fait battre de la monnoye, leur dit qu'ils iroient prêcher, par tout le monde selon l'ordre que Jesus Christ leur en avoit donné.

Monsieur de Pomponne étant parti, le Roi ordonna qu'on lui fit venir en toute diligence Messieurs de Barbesieux & de Chanlais.

Barbesieux, dit S. M., les resolutions sont prises, j'ai un grand des-

dessein en main, silence, nous voici à la veille de mettre au jour de grandes choses & la Campagne de Mons n'a rien eû d'aprochant; he quoi! Sire, dit Barbesieux.

Je m'en vai, dit S. M., en Flandre à la tête d'une Armée de cent cinquante mille hommes, former le siege de la Clef de tout le Pais-Bas, Luxembourg me l'a fait voir clair comme le soleil en plein midi.

Sire, dit Chanlais, il faut que V. M. se hâte, parce que j'aprens que le Prince d'Orange viendra un mois plutôt en Campagne.

N'importe, dit S. M. j'aurai prés de quatre vingts mille hommes plus que lui, & je serai couvert par trois puissantes Armées; d'ailleurs je ferai marcher à l'avance Boufflers pour occuper les passages. Luxembourg m'a assure qu'il n'y avoit non plus à craindre pour moi, que si j'étois à Versailles.

Sire, répondit Barbesieux, si ce-
la

la est, V. M. a bon marché de tout ce qu'elle entreprend, tandis que le Prince d'Orange se fatigue & s'expose aux plus eminens perils.

Sire, dit Chanlais, l'or & la trahison sont aujourd'hui deux grands passepartouts à V. M. moyennant quoi elle ouvre toutes les portes, ils operent plus dans un moment que des grandes Armées.

Il faut avoir l'un & l'autre, dit S. M. J'ai trouvé aujourd'hui le moyen d'aprivoiser le Lion & le Renard, si devant incompatibles, & je ne marche que pour prendre possession de ce que j'ai auparavant acheté.

Sire, dit Barbesieux, ce n'est pas le tout, il faut que vôtre M. cherche le plus court chemin, pour parvenir bientôt à la Paix, le manque de tout est une maladie dangereuse qui commence à se faire sentir dans son Royaume.

Barbesieux, vous donnés au but, dit S. M., & c'est là tout le fruit que

que je me propose, par cette expedition que l'acheminement à la paix.

Sire, dit Barbesieux, j'ai encore une voye plus courte, & plus abrégée que cela, pour parvenir à la paix.

Ha quoi? dit S. M.

C'est de tenir la main à l'exécution du projet que feu mon Pere le Marquis de Louvois avoit ébauché, & qu'il a laissé dans sa cassette après sa mort; c'est là le point de veüe & le centre où toutes les entreprises de V. M. doivent aboutir.

De quoi s'agit il donc, dit S. M.

Sire, il s'agiroit d'envoyer le Prince d'Orange, Chef de la ligue *ad Patres*, si V. M. y vouloit consentir. C'est lui qui tient le Gouvernail en main, & qui est le premier mobile, qui entraine par sa rapidité les Princes & les Cercles de l'Empire, aussi bien que les autres Etats à present en Guerre avec V. M.

Sire, ajouta Chanlais, par là le
Roi

Roi Jaques remonteroit d'abord sur le Trône, & V. M. imposeroit la Loi, telle qu'il lui plairoit à tous les Alliés, qui se verroient sans Chef, ce seroit comme un troupeau sans Berger. Les Dogues d'Angleterre venant à manquer, le Loup entreroit dans le Parc, sacrifiant tout à sa rage, sans pitié & sans misericorde.

Mais, dit S. M., comment cela se pourroit-il, une telle entreprise me fait horreur?

Sire, dit Barbefieux, il ne s'agit pas de cela, V. M. est dans le borbier comme l'on dit, il l'en faut tirer, coûte qui coûte.

Mais mon Dieu, dit S. M. si le monde venoit à savoir que j'eusse consenti à un si noir attentat, que diroit-t-on de moi?

Quand j'aurai fait comprendre, dit Barbefieux, à V. M. l'importance du projet, & la falicité de l'exécution nous chercherons des remèdes pour guerir la delicateffe de sa conscience. Com-

Comment l'entendés-vous donc, dit S. M. ?

Sire, dit Barbesieux, j'ai deux Scelerats en main, Grandval & Dumont, qui feront les entrepreneurs de cette grande Tragedie; je prens en mon propre l'évenement, & je répons du succez.

Ho ho ! dit S. M., vous avés donc vôtre monde prêt ?

Sire, dit Barbesieux, le defunt Marquis de Louvois mon Pere a rendu de grands services à V. M. pendant son règne, & il auroit encore ajouté celui-ci pour comble de bienfait, si la mort lui en eut donné le temps; mais l'ayant arraché du monde lors qu'il y pensoit le moins, il ma chargé comme son digne fils de proceder à l'execution de sa derniere volonté, & de mettre la main à ce grand œuvre.

Ha ha ? dit S. M., Louvois l'avoit donc entrepris ? je n'euse jamais dit cela de lui ?

Sire,

Sire, dit Barbesieux, est-ce que V. M. ignore que la mort du Duc de Lorraine, & *novissimè* du Chevalier Harbort, que nous avons depeché l'un & l'autre par le poison, ont remis sur le Rhin les affaires de la Guerre sur un bon pié, & fait évanouir tout à coup toutes les propositions de Paix que le Turc vôtre Allié faisoit à l'Empereur. Non Sire, que V. M. ne se flatte point, elle doit tout au poison, à l'argent & à la trahison, & si elle n'avoit pas de son côté ces grands mobiles & ces puissants ressorts, elle n'auroit jamais avec toutes ses nombreuses Armées poussé les Frontieres si avant.

Parlons bas, dit S. M., crainte qu'il n'y eut ici quelqu'un de mes Ennemis; je ne voudrois pas pour cent Couronnes, comme celle que je porte, que cela vint aux oreilles du Prince d'Orange.

Sire, ajouta Chanlais, il faut
que

que V. M. sache qu'il n'y a point de Prince dans le monde, qui marche avec plus de franchise & de simplicité, que le Prince d'Orange fait. Il s'expose au peril sans se mettre en peine des événemens, la Predestination seule regle ses mouvemens, & on ne le voit point comme V. M. idolatre de sa personne, ni de sa conservation, il a coûtume de dire *que ce que Dieu garde est bien gardé.* Ainsi Sire que V. M. donne seulement la main à l'entreprise.

Mais, dit S. M. il me semble que Grandval & Dumont ne fussent pas pour un si grand dessein, mais qu'il faut encore un certain nombre de boute-feux pour les animer & leur aider.

Sire, dit Barbesieux, sans doute, il faut que V. M. sache que le Roi Jacques, est le Chef du parti, & qu'il y a encore dix Acteurs gens à tout faire, dont voici les noms

Grand-

Grandval, Dumont, Liefdal, Rebenac, Bidal, Luxembourg, Papparel, Parcker, Chantais, & Barbesieux, si V. M. accepte la proposition elle donnera un grand poids à l'entreprise.

Quand à moi, dit S. M., je ne suis pas tout à fait mon Maître, j'ai un Souverain qui regne sur mes volontés, & qui a un empire sur moi, bien plus absolu que celui que j'ai sur mes sujets, je veux dire mon Conseil de conscience, de sorte que je n'oserois m'engager dans la Cabale, que je ne l'aye auparavant consulté.

Sire, dit Barbesieux, le temps presse & l'occasion est favorable.

Barbesieux, dit S. M. qu'on m'appelle donc mon Conseil de conscience je le consulterai là-dessus.

Le R. P. la Chaize sortant de la Chambre de meditations partit avec son bonnet triangulaire, accompagné de Madame de Maintenon son Secre-

Secrétaire, laquelle portoit sous son bras, un grand *in folio* qui avoit pour titre *l'art d'assassiner les Rois*. Mr. l'Archevêque de Paris n'y pût pas venir, à cause des dépêches qu'il avoit à écrire à Rome, la poste étant sur son départ.

Mon R. Pere, dit S. M. comme vous êtes un grand Casuiste, & que vous avés comme St. Pierre plein pouvoir de *lier & delier* chés moi.

Dequoi, s'agit-il donc, dit le R. Pere la Chaize, impatient de savoir tout.

Il s'agit, dit S. M., de commettre un execrable attentat & de savoir si ma conscience n'en sera point chargée, en y consentant.

Quest-ce donc, dit le R. Pere?

Mon Pere, dit S. M., Barbésieux vient de me proposer une route fort abrégée pour parvenir cette Campagne indubitablement à la paix, & il ne s'agit plus que de donner

mon

mon consentement pour passer à l'exécution.

Comme quoi ? comme quoi ? dit le R. Pere.

Mon Pere, dit S. M., il auroit été resolu de faire assassiner le Prince d'Orange, comme celui qui est l'unique obstacle à tous mes desseins, & comme ce Prince s'expose beaucoup, Grandval & Dumont se sont engagés de le livrer mort ou vif.

Opus planè Divinum ! dit le R. Pere la Chaize, cette entreprise est toute de Dieu; *Absolvo te*, Sire, je vous absous. Là-dessus prenant en main le grand livre que portoit son secretaire Madame de Maintenon, il fit voir à S. M. par le sentiment des plus celebres Auteurs de la Societé, favoir les R. P. Garnet, Suarés, Eudemon, Parsonius, Zimancha, Escobar, Sanchez, Saiman, Filitius, & grand nombre d'autres, qu'ôter un Prince Heretique de la Chrétienté, par le fer, le poison ou autre-

ment, c'étoit une œuvre tres agreable à Dieu, & le chemin qui conduisoit droit en Paradis.

Mais finissons une conference qui fait horreur, par la Devise de ce Grand Prince *Hony soit qui mal y pense*, & disons qu'il est accoutumé de longue main à pardonner de bon cœur à tous ses ennemis le mal qu'ils lui veulent faire, & qu'il fait même gloire de prier Dieu pour leur repentence & leur conversion. Mais avoüons aussi que c'est une action bien odieuse & bien lâche pour la France, & dont Louis le Grand, tout Triomphant, tout Glorieux, & tout grand politique qu'il est, ne se lavera jamais quand même il y emploieroit toute l'eau de Versailles ou du Cannal Royal. Messieurs Boileau, & de la Fontaine, qui travaillent à son Histoire, ne doivent pas oublier, de marquer ceci, en gros caracteres au bas du *viro immortalis*, & d'en parler comme d'un

d'un des principaux événemens de son Regne. Ce sera le plus riche fleuron de sa Couronne, & un de ses plus beaux endroits, capable d'attirer l'admiration de tous les siècles avenir. Mais disons encore ici, en passant, qu'il s'est passé des choses dans la Vie de ce Monarque sur tout plusieurs actions, qui passent dans l'esprit de ses Flatteurs, pour éclatantes & heroïques, qui ne sont cependant rien moins; Et que si l'on mettoit pour ainsi dire l'histoire de sa vie & de son Regne au Creuset, il se feroit une Metamorphose bien surprenante de tout l'or & le brillant qui fait illusion, en plusieurs Monstres qui en sortiroient. Il seroit à appréhender que de tous ces prodiges, de gloire & de grandeur, qui font aujourd'hui également la terreur de ses sujets & de ses ennemis, aussi-bien que l'essentiel de sa bonne Fortune, il ne restât dans le fourneau, qu'un peu de crafse & de fumée. Mais, alte, n'al-

bons pas si avant, tournons pour un moment la Medaille, & prenons le par son bel endroit. Disons donc à sa gloire, puisqu'il l'aime tant, & qu'elle est sa passion favorite, qu'il est vrai dans le fonds qu'il est un des plus grands Rois que la Monarchie Françoise nous ayt encore donnée; Qu'il est tres grand politique, tres judicieux dans le choix, & tres vigilant dans l'execution d'un bon conseil; mais disons aussi que ce Prince feroit un grand Heros s'il avoit ajoûté à toutes ces grandes qualités, celle de se bien connoître soi même, sans souffrir que ses Courtisans lui encensassent comme à une autre Divinité, & donner par là dans la bevue que fit autrefois Alexandre le Grand, quand il exigea qu'on lui rendit des honneurs divins. Qu'il se souviene que ce fut là le premier presage de la decadence de l'Empire de ce Prince & des grands desseins qu'il avoit conceu de la conquête de l'Asie.

Je

Je lui conseillerois donc plutôt de se defaire de tous ces Hibous qui sont toûjours autour de sa personne sacrée, comme des oiseaux de méchante augure, & qui ne la quittent non plus, que le Demon faisoit autrefois *N. Seigneur* dans le desert, jusques à ce qu'il leur ait promis de faire tout le mal qu'ils souhaittent. Voilà la source des maux, & des malheurs, qui affligent aujourd'hui si cruellement l'Europe. Que si ce Prince pouvoit une fois entrer dans ses veritables Interêts, & qu'il voulut changer de conseil, on le verroit l'admiration de tous les Mortels. L'immortalité imaginaire, dont on le repaît seroit une immortalité réelle, & solide, qui lui attireroit non-seulement l'amour de ses sujets, mais encore le respect, & la veneration de tous les peuples du monde. En voilà assés pour Louis le Grand, passons au Roi Jacques son bon ami.

Ce Prince comme tout le monde

lait à dit adieu depuis long-temps à
 la gloire, & l'on peut dire de lui que
 c'est un vieux deserteur, qui a ven-
 du tous ses équipages, sa Couronne,
 & son Sceptre, pour passer au ser-
 vice d'un autre Prince. D'ailleurs
 il suffit qu'il soit membre de la
 Société, pour porter d'une main le
 glaive, & de l'autre le flambeau, ain-
 si il ne faut pas être surpris qu'il soit
 un des principaux Acteurs de cette
 Scene sanglante, ce n'est pas là la
 premiere fois qu'il a trempé les mains
 dans le sang innocent. La mort du
 Comte d'Essex, du Roi Charles son
 frere, &c. sont trop ressenties pour les
 avoir oubliées. Il devroit seulement
 se ressouvenir, qu'il est une fois tom-
 bé entre les mains de son Compe-
 titeur, qui le reçût par des principes
 d'humanité & de Christianisme,
 bien differents des siens, qui ne res-
 pirent que le sang & le carnage; &
 s'il pouvoit une fois en sa vie imit-
 ter la moindre des qualités de ce
 grand Prince dont il fait aujourdui
 l'ob-

l'objet de sa haine, & qu'il regarde comme son mortel ennemi, il acquerroit plusieurs degres de gloire & de bonheur qu'il n'a pas, & qu'il n'aura jamais. Mais Dieu lui pardonne ses pèchés, & le fasse homme de bien, s'il ne la pas encore été. En voilà assez pour lui, passons aux autres Messieurs. Il y auroit ici beau lieu de faire leur Panegyrique en peu de mots. Mais pour leur épargner la honte d'avoir été les instrumens d'une si detestable entreprise, nous nous contenterons de les faire passer simplement en revûe, l'un après l'autre, afin qu'ils soient bien connus dans le monde.

Commençons donc par Mr. de Barbesieux qui se presente d'abord le premier, le sabre à la main, criant *tue, tue*. Il ne faut pas s'étonner de le voir si échauffé, depuis la mort du Marquis de Louvois son Pere, il n'apprehende rien tant qu'un revers de Fortune, & qu'il ne prenne un beau matin fantaisie à Louis le Grand, de lui faire comme à la Corneille de la fable, c'est-à-dire lui arracher ses meilleures plumes, en lui ôtant ses plus belles charges, comme il a fait ci-devant aux enfans de Colbert. Ainsi Mr. de Barbesieux pour se maintenir dans la faveur a crû ne

pouvoir rendre à S. M. de service plus signalé que celui de faire assassiner un Prince, qui est aujourd'hui l'unique obstacle à tous les desseins du Roi son Maître.

Pour Mr. de Luxembourg faisons lui place, & laissons le passer, il porte l'épée de feu Messire François de Bouteville son pere, c'est-à-dire une épée dangereuse & qui ne fait quartier à personne, il me semble que je lui entens dire ce que Rodrigue dit au Comte dans le Cid,

*Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais tu que c'est son sang? le sais tu?*

Aussi, ce n'est pas là la première de ses méchancetés que d'avoir attenté sur la vie du Roi Guillaume, & on peut dire de lui sans façon, qu'il pêche par habitude, & qu'il est d'ailleurs trop avancé en âge pour se corriger jamais. Pour donner encore une idée plus juste de ce qu'il fait faire, nous ajouterons ici pour satisfaire les curieux, les articles du *Pacte* qu'il fit autrefois avec le Diable, & nous les donnerons tels qu'ils sont dans l'original, qui nous a été communiqué; savoir,

1. *Qu'il se donnoit entièrement à lui, avec promesse,*

2. *Qu'il ne parleroit jamais de Dieu,*

Ⓔ

& qu'il n'iroit jamais à la Messe.

3. Qu'il seroit sans pitié & sans miséricorde.

D'autre part le Diable s'engageoit.

1. A le favoriser dans tous ses desseins.

2. A lui faire gagner toutes les Batailles qu'il livreroit.

3. Qu'il seroit toujours aimé & considéré du Roi.

4. A lui faire avoir lors qu'il le voudroit toute sorte de faveurs des plus belles Dames.

5. A le rendre invulnérable.

6. Qu'il vivroit jusques à l'âge de 75. ans.

Mais, dira-t-on, où étoit Mr. de Luxembourg avant la bataille de Fleurus, laquelle la fait revivre, & l'a tiré pour ainsi dire du tombeau du silence & de l'oubli, où il avoit été enseveli depuis les Guerres de Hollande. On ne croioit rien moins qu'il fut encore au monde, & les sentimens étoient si partagés là-dessus, qu'on ne savoit que croire. Les uns le croyoient en Ecosse à la tête des Montagnards rebelles, les autres l'ont crû dans l'Armée Ottomane turbanisé, & travesti en grand Visir, & effectivement l'on auroit jugé que le peu de genie, de bonne fortune & de progrès qui ont suivi les premie-

res Campagnes que les Infidelles ont fait en Hongrie, n'étoient qu'un effet de sa Necromancie; on aprehendoit même qu'il ne leur eut déjà enseigné le plus fin de son art & de sa science. D'autres mieux instruits de l'histoire de sa vie, & plus sages dans les affaires du temps, croioient indubitablement que la Cour de France, ou plutôt le Conseil du Roi, avoit jugé à propos de le livrer à la merci de la Justice, pour lui en faire sentir le poids & toute la rigueur, & en faire un exemple, comme l'on avoit fait de la Brinvilliers, tant pour apaiser le peuple & le Clergé, que pour satisfaire au Conseil de conscience de S. M. Le R. P. la Chaise s'étoit déclaré partie contre lui, & demandoit sa mort, avec autant d'acharnement, que le fait un Procureur de Roi, celle d'un Criminel de Leze Majesté. Ainsi on commençoit déjà à le sacrifier, & tout le monde le croyoit à la veille de finir ses jours sur un échaffaut, avec autant d'infamie, quel'avoit fait son malheureux pere. Le crime dont on l'accusoit avoit même quelque chose de plus aggravant, de plus criant & de plus enorme, puis qu'on avoit joint le *poison* à la *Magie*. D'ailleurs la
mort

mort du pauvre Comte de Soissons dont on le chargeoit demandoit absolument vengeance. D'autres ont crû que le Roi tout irrité qu'il paroïssoit contre lui, ayant fait reflexion, sur les services, que ce General lui avoit rendu dans les guerres passées, s'étoit enfin contenté de changer sa sentence de mort en celle d'un bannissement, ou d'une prison perpetuelle. Il y avoit même de l'apparence, que ce dernier genre de peine devoit prévaloir à tous les autres que ses Inquisiteurs & ses Juges avoient choisi & qu'ils pretendoient pousser à bout, selon toute la rigueur des loix & de la Justice.

Quoiqu'il en soit, il est certain, & c'est le sentiment de ceux qui savent son histoire à fonds qui ont toujours été auprès de sa personne dans le fort même de sa disgrâce, & qui ont bien voulu communiquer les memoires rapportés dans ce petit Ouvrage. Il est dis-je certain que Mr. le Marquis de Louvois prit son affaire si fort à cœur, que l'on peut dire que Mr. de Luxembourg ne lui doit pas seulement la liberté, mais encore la vie, aussi bien que les nouvelles faveurs dont S. M. l'honore aujourdui, par le commen-

dement de ses Armées, qu'elle lui veut bien confier.

M. de Louvois voyant donc que c'étoit une affaire faite, & que le pauvre Duc étoit perdu sans ressource; comme c'étoit un Ministre sage & pénétrant dans l'avenir, il jugeoit bien que la France en pouvoit encore avoir besoin, par la considération qu'il faisoit, que tous les vieux Generaux qu'elle avoit eu de quelque estime, & de quelque reputation, commençoient à manquer, & que le Duc de Luxembourg comme le plus jeune, étoit le seul qui restoit; effectivement Mr. de Turenne, le Prince de Condé, & en dernier lieu le Duc de Schomberg lui avoient été ravis, ceux-là par la mort & celui-ci par les desordres de la Religion; de sorte que reconnoissant fort judicieusement que la perte, que le Roi venoit de faire, de ces trois grands Capitaines, étoit irreparable, & que d'ailleurs la France s'alloit voir dans un état, selon toutes les apparences, où elle auroit besoin de toutes ses piéces, crut qu'il falloit remuer tous les ressorts imaginables pour le conserver.

Il s'en fut donc trouver S. M. & lui dit,

dit, Sire, ce n'est pas le tout, V. M. se voit à la veille d'avoir toute l'Europe sur les bras, & la guerre qui se va allumer, fera des plus sanglantes que la France ait encore eu, non-seulement de ce Regne mais encore de ceux qui l'ont précédé; & comme V. M. aura plusieurs Ennemis à combattre, elle sera aussi obligée d'avoir plusieurs Armées. Mais Sire ce qui ne fait pas la moindre de mes inquiétudes, c'est de voir, qu'il ne lui reste aucun General qui paye de tête, & qui soit capable de commander. Il est vrai qu'elle a encore assés de Lieutenants-Generaux; Mais pour de General en Chef, qui soit éclairé, qui ait de l'expérience & de la ruse, & qui se soit trouvé dans des Combats qu'il aura gagné, ou qu'il aura perdu, n'importe, l'expérience rend Maître, je ne sache personne qui reste à V. M. que Luxembourg. Il est le seul qui me paroît propre à devenir un grand Capitaine, s'il ne d'est pas encore, & par conséquent en état de rendre de grands services. Je conseille donc à V. M. de passer légèrement sur tous les crimes dont on l'accuse, de satisfaire cependant autant qu'elle

le pourra son Conseil de conscience, en laissant le criminel à la Bastille, & faisant sous main trainer le procès en longueur, ce qui flattera l'esperance de ses Juges, & apaisera en même temps, les plus irrités, qui n'en pouvant deviner la véritable cause se lassent enfin d'en parler; & V. M. conservera par là un sujet qui peut lui être utile dans le besoin & lors qu'il en fera temps.

Après ce discours Mr. de Louvois remarquant que S. M. paroissoit à demi ébranlée crût que Madame de Maintenon lui feroit d'un grand secours, pour pousser l'affaire à bout. Il s'en vint donc chez elle pour lui en parler, & lui representa comme il avoit fait au Roi, la nécessité qu'il y avoit de sauver ce General, qui étoit perdu sans ressource, si on le laissoit encore 15. jours entre les mains de ses Juges qui en vouloient faire à toute force un exemple. Il ajoûta qu'il n'y avoit plus de temps à perdre, & que la France lui auroit un jour de grandes obligations, si elle pouvoit sauver un Sujet qui lui étoit si cher & si necessaire, lequel outre les grands services qu'il avoit déjà rendu à la Couronne, donnoit encore de grandes esperances
pour

pour l'avenir. Qu'il étoit le seul qui restoit de tant de braves Capitaines qui ont commandé dans les Guerres passées, & qu'ayant servi sous les Turennes & les Condés, il avoit puisé de ces Grands Hommes plusieurs belles qualités nécessaires pour le gouvernement & la conduite d'une Armée, ce qui ne se trouveroit pas en la personne d'un autre General.

Madame de Maintenon, qui est une véritable Sirene auprès du Roi, & qui se voyoit souveraine Maîtresse du cœur & de la volonté de ce Monarque par ses amours flatteuses, fut si vivement persuadée par le discours de Mr. de Louvois, qu'elle épousa dans le moment la cause & les intérêts de Mr. de Luxembourg, & promit au Marquis de Louvois d'en parler au Roi à la première visite, ajoutant qu'elle ne doutoit point qu'elle n'obtint le pardon de ce malheureux, & qu'elle ne le tirât de sa disgrâce, à moins que les instances & les brigues du Pere la Chaize & de l'Archevêque de Paris, ne prevalussent au siennes; que pour celui-ci qui étoit le Chef du Clergé de France, elle avoit le moyen en main de l'apaiser, mais que le Pere la Chaize lui feroit plus de peine, parce
que

que ce bon Pere étoit un redoutable ennemi ; & qu'il ne faisoit pas bon avoir pour partie ; qu'elle tâcheroit cependant de les persuader l'un & l'autre, ce qu'elle fit aussi, & Monfr. de Luxembourg n'est pas moins redevable de sa liberté à Madame de Maintenon qu'à Mr. de Louvois, puis qu'ils ont également travaillé pour sa conservation.

Le Roi ayant ainsi été prevenu, & l'orage qui s'étoit levé entierement apaisé, le Duc commença à respirer dans sa prison un peu plus de liberté, & à goûter quelque soulagement. On ne le tint plus ferré de si près, & ses gardes commencerent à devenir plus negligens à l'observer. Il fut cependant retenu à la Bastille long-temps après ; ce que la Cour avoit jugé à propos pour se disculper dans le monde, afin qu'il ne parut pas tout à coup qu'il y avoit de la connivence, & qu'on autorisoit le crime en accordant la liberté à un coupable, que toutes les loix condamnoient à mort. Cela se fit encore pour disposer peu à peu le peuple, & ses Inquisiteurs à recevoir avec moins d'éclat la nouvelle de son élargissement. Le temps étant donc venu que la France a eu besoin de lui, com-
me

me l'avoit predict le Marquis de Louvois; & le Roi ayant experimenté la premiere Campagne, qui étoit celle de 1689, que ses Armées étoient mal gouvernées, & qu'elles n'agissoient pas conformement à son intention, & comme il l'auroit bien souhaité; Que si d'ailleurs ses armes n'avoient point eu de succes cette année-là, ce n'étoit pas par le manque de forces & d'être secondées & soutenues par de grandes Armées, mais plutôt la faute du General, qui n'étoit pas assez entreprenant ni assez rusé. S. M. ayant fait appeller le Duc de Luxembourg, voulut en lui accordant grace & pardon, prendre occasion de là de l'engager par de nouveaux bienfaits à prendre ses interêts à cœur plus que jamais; & faire que la reconnoissance fût un puissant éguillon à ce General, d'encherir sur tout ce qu'il avoit fait de bien & de glorieux pour le service de son Prince, dans les Guerres passées, & particulièrement dans celle de Hollande où il s'étoit signalé par ses cruautés. Et comme il s'agissoit de lui donner le Commandement de l'Armée de Flandres, parce que c'est là où il a le mieux réüssi, si on en excepte la Bataille de S. Denis, le Roi jugeoit bien qu'il ne manqueroit

roit pas de faire bientôt parler de lui, & de faire sentir aux Espagnols & aux Hollandois de nouvelles marques de son inhumanité, ce qu'il falloit à la France de toute nécessité pour obliger la fortune encore chancelante à se déclarer pour ses armes. C'étoit encore pour achever de ruiner le reste du Pais-Bas Espagnol, afin de s'en rendre maître avec plus de facilité, & contraindre par là les Hollandois à écouter de nouvelles propositions de Paix, ce qui est le but de S. M. & l'esprit de la Cour.

L'experience nous fait donc voir aujourd'hui que le Marquis de Louvois a eu raison. Aussi Mr. de Luxembourg tache de son côté à répondre plainement à l'attente de son bienfaiteur, & aux esperances qu'on avoit conceu de lui, par les signallés services qu'il rend à S. M., non seulement en lui aidant à soutenir le pe- zant fardeau de la Guerre presente; mais encore en lui decouvrant une voye courte & abregée pour parvenir bientôt à une paix glorieuse; Et comme il est abondant en malice, & qu'il connoit à fonds le bien & le mal; il tache d'oublier le peu d'humanité, & de Christianisme qui lui reste, si tant est qu'il en ait jamais eu,

eu,

eu, & passe d'un plein faut l'épée à la main dans cette Caballe, qui cherche les Rois pour les assassiner. En voilà assez pour Mr. de Luxembourg, finissons son chapitre & disons lui pour tout adieu, qu'il semble qu'il seroit tems qu'il travaillât à sa conversion, à moins qu'il ne veuille mourir comme il a vécu.

Passons donc à Mr. de Chanlais quatrième Acteur de cette Cabale, il se tient derriere la Tapisserie, faisant semblant de se cacher. Il fait comme ceux qui jettent une pierre & cachent le bras. Mais il me semble qu'il seroit mieux de se bien acquitter de la charge qu'il possède dans l'Armée, cela seroit plus honorable & plus glorieux pour lui, que de faire ici la triste figure d'un Valet de Bourreau, en pretant la main à des Assassineurs.

Voici Mr. de Rebenak qui marche à grand pas, voyons ce qu'il aura à dire pour se justifier d'avoir aussi eu part à une action si noire. Il ne manquera pas de dire que le trop de zele qu'il a eu pour les Intérêts du Roi son Maître l'y a engagé. Quel esclavage? qu'un Ministre s'engage à commettre un crime detestable devant Dieu, & devant les hommes, rien que pour complaire à son Prince. Mais peut-être fera-t-il penitence, tandis qu'il est à Rome & demandera pardon à Dieu & au
St. Pere

St. Pere d'un si grand pêché.

Pour Messieurs Bidal & Paparel, nous les mettrons ensemble pour faire l'équilibre, parce qu'ils sont effectivement d'une même trempe & d'un même poids. Et si par curiosité l'on pezoit leur malice & qu'on la mit à la balance, je ne crois pas qu'il s'en fallut le poids d'un écu d'or, qu'elle ne fut égale. Ainsi ne trouvons point étrange, qu'ils aient joué le même role dans la Tragedie. Le bon Dieu leur fasse donc misericorde.

Quand à Mr. Parcker Officier Anglois, on peut dire qu'il a suivi les conseils de son Prince le Roi Jaques qui là engagé dans le parti par de belles esperances de faire sa fortune, & l'on peut dire de lui que le Valet n'étoit pas meilleur que le Maître, ainsi que Dieu lui fasse paix comme aux autres.

Mais alte voici un passe volant, que dirons-nous de lui, il porte un marque de peur d'être connu. Il me paroît le plus à craindre prenons garde à lui, & laissons le plutôt passer. Il semble qu'il n'est pas tout-à-fait content, & on ne lui voit plus cet air riant qu'il avoit coûtume de faire paroître à la Haye lors qu'il se promenoit en Carosse. Mais je suis impatient de le connoître, par curiosité levons lui son Masque; ho, ho! c'est *Mr. Moreau*. Pour lui épargner bien de la confusion, contentons nous de lui faire le compliment que *Senecque*

que dans ses Tragedies fait faire à Jason parlant à Medée, *punga Regnum & veneficas tecum aufer herbas*; qu'il s'en aille au plus vite, & qu'il emporte avec lui tout le mal qu'il a voulu faire à l'Etat, & qu'il ne revienne plus.

Quand à Grandval, Dumont & Lecfdal derniers Acteurs de cette Scene Tragique, je ne pretens pas d'en dire un seul mot, par ce que je les regarde, comme les Executeurs des ordres du souverain Tribunal, qui les faisoit agir, & cela suffit pour leur apologie.

Il ne faut pas oublier ici l'éloge de Mad. de Maintenon, qui n'a pas fait scrupule non plus de souiller ses belles mains blanches par le complot d'un assassinat. Elle est pour le moins aussi redoutable que la Déesse de la Discorde le fut autrefois au festin des Noces de Pelée, & ne manqueroit pas de se vanger d'une maniere bien plus cruelle que ne fit cette importante & facheuse Déesse. Il seroit même à apprehender qu'elle ne jettât dans l'assemblée quelque Carcasse ou quelque Bombe, au lieu des Pommes d'or. Prevenons donc sa jalousie & son courroux, une femme en colere est dangereuse. Donnons lui plutôt de l'ensens pour l'apaiser, & disons à sa louange qu'elle est vertueuse, zelée, & agissante tout ce qui se peut, qu'elle s'efforce même de rendre de grands services à la Monarchie Françoise; & que si l'on parvient jamais à la Paix, elle n'y aura pas moins

moins

moins contribué par les soins, que les armes de son Monarque. Mais disons en même tems qu'elle donne ici un tres mauvais exemple aux Dames de l'Abbaye de S. Cyr dont elle est Superieure, & que le Conseil de conscience de S. M. ne l'a justifiera jamais devant Dieu du crime qu'elle a commis, en donnant son avû à un si horrible attentat. Je lui conseille donc de se disposer de bonne heure à aller faire penitence dans le Couvent des Repenties à l'exemple de celles qui l'ont precedé. En voilà assez pour elle, passons

Au R. P. la Chaize. Il me semble que je le vois paroître, tenant d'une main l'épée dont le Grand S. Ignace fallit à tuer le * Maure (en voyageant en Espagne) lequel lui vouloit soutenir que la B. Vierge Marie n'avoit pas été Vierge après la Conception. Il me semble qu'il porte encore de l'autre main *l'in Folio*, qui a pour titre *l'Art d'Assassiner les Rois & les Princes*. Mais n'entrons point en dispute avec lui de crainte qu'il ne fût obligé d'emprunter toute l'éloquence du P. Bourdalou pour se justifier.

Pour relever encore la gloire de tous ces Acteurs Tragiques, on pourroit joindre ici à leur Cabale les Illustres Jacques Clement, Barriere, Chastel, Ravaiillac, Jean Juvregni, Venero, Balthazar Gerard, Pierre Panne, Parri, & grand nombre d'autres

* Au raport du Jesuite Ribadneira lib.

d'autres qui ont attenté sur les Vies des Rois Henri III. & Henri IV. du Grand Guillaume Prince d'Orange, de son Fils le Prince Maurice, & de la Reine Elisabeth.

Mais n'est-ce pas une chose étonnante qu'on voye aujourdui toute la Cour de France, & tant de braves Seigneurs qui ont autrefois témoigné avoir de l'horreur pour une Doctrine si detestable, s'être cependant aveuglement engagés dans une telle Caballe, après avoir cruellement souscrit à la mort du plus grand Prince de l'Europe. Après ce coup ne peut-on pas dire que toute cette Monarchie est à present gouvernée par les Jesuites, & qu'au lieu d'un Louis XIV. l'on voit un P. la Chaize regnant & assis sur le Trône des François donnant ses ordres & faisant agir tous ces Acteurs tragiques & sanguinaires. Et comme l'Esprit de Luxembourg est un Esprit remuant, & par consequent le plus conforme à l'Esprit des R. P., aussi a-t-il été choisi pour être à la tête de ces assassins pour les commander, & ajoûter encore cette expedition à l'histoire de sa vie, pour dernier Chef d'œuvre. Mais revenons sur nos pas, & avouons que toutes ces demarches, se font par la France pour parvenir plutôt à son but, qui est une paix avantageuse. Ajoûtons aussi pour conclusion que Louis le Grand, se trompe souvent dans l'execution de ses vastes desseins; Puisque de toutes les resolutions qu'il avoit prises, pour cette Campagne, l'ex-
pe-

perience nous a fait voir qu'il n'avoit pas conté justé, sur le rétablissement imaginaire du Roi Jacques, sur la bataille de Mer, sur l'entrée du Duc de Savoie en Dauphiné, ni sur l'assassinat du Roi Guillaume. Il est vrai qu'il s'est rendu Maître de Namur, qui étoit une des quatre grandes entreprises, qui fesoient l'objet de son ambition. Mais difons aussi que ce Triomphe a été suffisamment contrebalancé par la ruine de sa Flotte, & des desseins du Roi Jacques qui sont allé en fumée; Par l'irruption glorieuse du Duc de Savoye qui a mis son pais à contribution; Et enfin par la honte qui suivra a jamais la bassesse d'avoir attenté sur la vie d'un Grand Prince. Et voilà les évènements qui ont flatté ce Monarque dans un debut de Campagne, mais qui cependant n'ont pas répondu aux grandes espérances qu'il en avoit conceu. Voyons à present ce qu'il entreprendra de nouveau, & si ses projets auront le même succès la Campagne qui vient. Attendons le de pié ferme, & faisons lui voir que nos peuples ne sont pas si las de la guerre que ses sujets, & que s'il veut parvenir a une glorieuse paix dont il se flatte, & qu'il recherche avec empressement, il faudra pour le moins qu'il rende toutes les conquêtes.

F I N.

Faute à corriger, pag. 35. l. 11. Pontchartrain lisez Bonrepos.

vas
gi-
de
en
il-
re
n-
de
ce
ba-
les
en
duc
ou-
a a
vie
ne-
un
en-
pe-
s à
au ,
la
de
eu-
fes
glo-
re-
dra
on-
har-



22

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 8

KODAK Color Control Patches © The Tiffen Company, 2000
Kodak LICENSED PRODUCT
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

